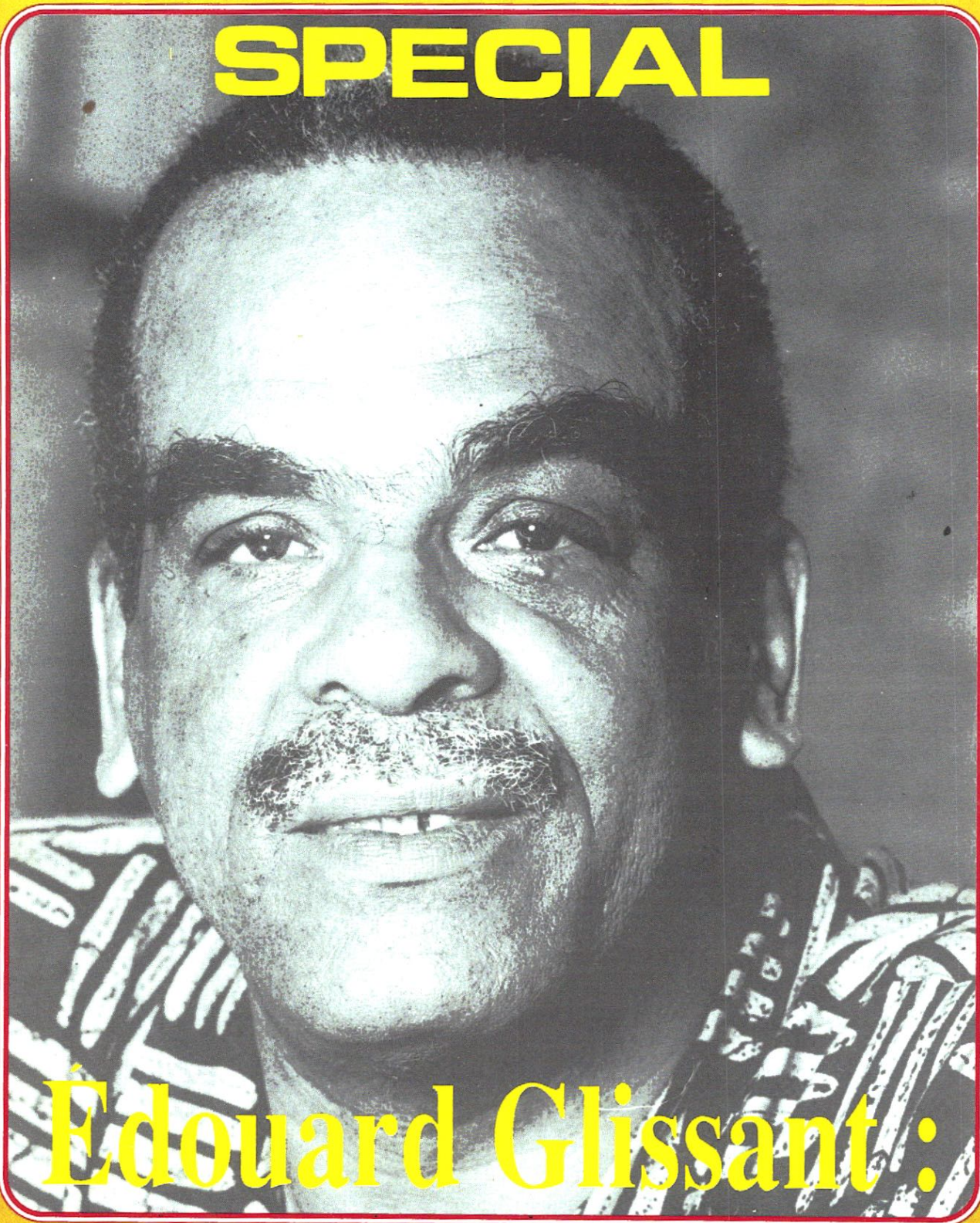


Série
Les Amériques

ANTILLA

15^F

SPECIAL



Édouard Glissant :

L'antillanité consacrée



S O M M A I R E



- 03 - Edito
- 04 - Un écrivain nommé Glissant
- 07 - Puterbaugh
- 08 - World literature today
- 09 - L'Oklahoma
- 10 - Carnet de Voyage
- 14 - Norman Transcript
- 15 - Carnet de bord
- 17 - Interview de Maria Dukats
- 18 - Frederic Ivor Case
- 19 - Wilbert Roget
- 20 - Miss black America
- 21 - E. Glissant writing as engagement and search
- 24 - Bibliographie
- 25 - Imola
- 27 - Les participants au colloque
- 28 - Extraits de «Mahagony»
- 29 - Glissant conteur
- 30 - Le Nobel pour Glissant

Antilla Spécial N° 13 **Mois de Juin 1989 - 14 F**

* * *

Directeur de la publication :

Alfred Fortuné

Rédacteur en Chef :

Tony Delsham

Réalisateur de ce numéro :

Raphaël Confiand

Secrétariat : Éliane Monlouis

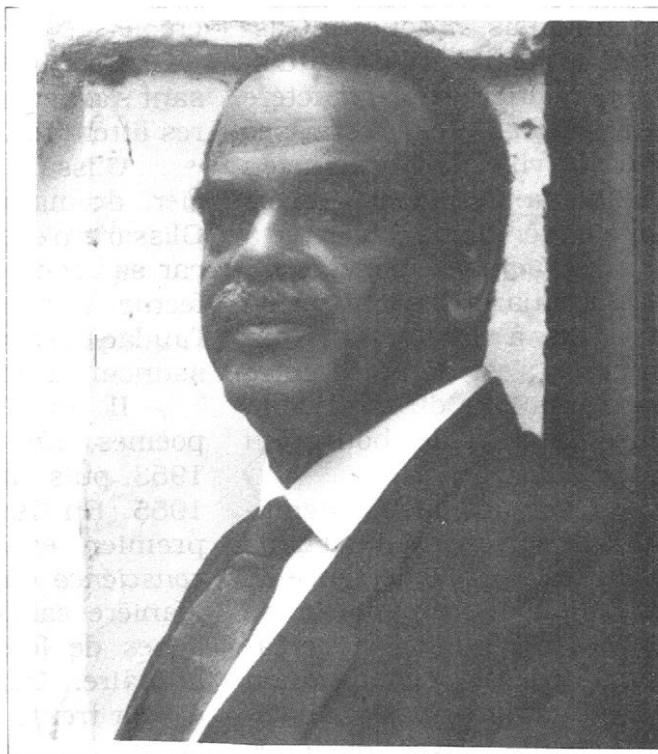
Maquette : Jacqueline Louis-Marie

Distribution : Valentine Hellénis



EDITORIAL

Édouard Glissant ou le détour par l'Amérique



L'œuvre et la pensée d'Édouard Glissant étaient tombées dans un relatif oubli depuis quelques années, au grand plaisir de tous ceux (l'élite de représentation) qu'elles dérangeaient c'est-à-dire empêchaient de gérer le système colonial français avec la plus parfaite bonne conscience.

Pourtant l'auteur du "Quatrième siècle" n'a jamais cessé de réfléchir aux complexités du réel antillais et n'a jamais abandonné sa quête âpre, exigeante et superbe d'un langage véritablement antillais. Son œuvre

explosait en Europe, dans la Caraïbe anglophone, au Brésil et surtout aux États-Unis où sa parenté avec Faulkner a frappé les esprits.

Aujourd'hui Édouard Glissant nous revient, auréolé du prestige américain, à un moment où les Antilles semblent sommées de choisir entre la disparition pure et simple ou l'assomption de leur propre identité. Nul besoin de dire que la fréquentation quotidienne de son œuvre est désormais une nécessité pour tous ceux que le devenir de nos pays fait agir.

Raphaël CONFIANT.



Un écrivain nommé Glissant

Il y a quelques jours, à la fin du mois de mars, l'écrivain martiniquais, Edouard Glissant, a été l'objet d'une distinction littéraire à caractère international. Cela s'est passé dans la ville de Norman, en Oklahoma. Cette émission est donc entièrement consacrée à ce prestigieux événement.

Edouard Glissant est né en 1928, à Sainte-Marie. Sa jeunesse s'est déroulée entre les plantations du nord de la Martinique et le bourg du Lamentin.

Quelques jalons, significatifs de son engagement dans les luttes pour l'émergence de la nation martiniquaise, se doivent d'être signalés : création du groupe de contestation culturelle, *Franc-jeu*, au Lamentin, création avec quelques autres dont le poète Paul Nègre, du *Front antillo-guyanais* luttant, dans les années 60, pour l'indépendance des Antilles françaises, création en 1967 de l'*Institut martiniquais d'études* dont le projet était de dispenser un enseignement plus adapté à nos réalités et de mettre en œuvre pour la toute première fois en Martinique, un projet d'action culturelle, création, en 1971, de la revue *Acoma* qui mobilise l'acte littéraire et les sciences humaines de manière transdisciplinaire en vue de disséquer la situation antillaise. En 1988, Edouard Glissant provoque un véritable événement dans les circuits de communication internationaux, en permettant

que, désormais, le *Courrier de l'Unesco* soit traduit en langue créole.

L'écriture d'Edouard Glissant s'articule sur tous les genres littéraires.

Glissant est poète, romancier, dramaturge, essayiste, et Glissant n'est rien de tout cela car sa recherche littéraire s'effectue horizontalement, dans l'audacieuse négation du cloisonnement des genres.

Il publie d'abord des poèmes, *Un Champ d'îles*, en 1953, puis *La Terre inquiète* en 1955. En 1956, il publie son premier essai *Soleil de la conscience* où apparaissent de manière saisissante toutes les lignes de force de son œuvre littéraire. Donc, avant même d'avoir trente ans Glissant a eu la vision fulgurante de ce qu'il allait écrire et qu'il continue de développer et d'approfondir encore aujourd'hui. Et vous verrez comment les critiques s'émerveillent de ce tour de force et de l'extraordinaire cohérence de sa pensée.

Dans la même année, il publie un autre recueil de poèmes, *Les Indes*, dans lequel, d'une certaine manière, il dialogue avec Saint John Perse. 1958 voit sa première considération littéraire, avec son premier roman *La Lézarde*, pour lequel il obtient le prix Renaudot. Après un autre recueil de poèmes, *Le Sel noir*, 1960, il pénètre le champ de la dramaturgie avec *Monsieur Toussaint*, pièce de théâtre publiée en 1961.

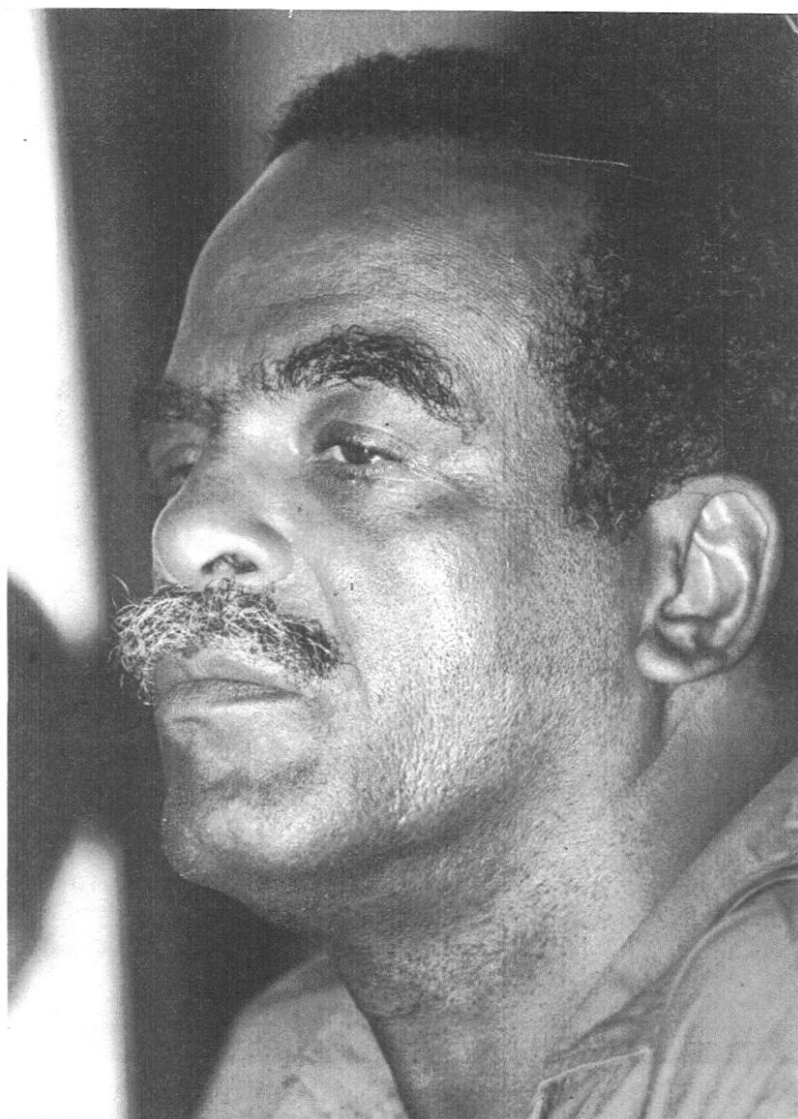
En 1975, il publie aux édi-

tions du Seuil ce que je considère être un chef-d'œuvre : *Malemort*. En 1981, conjointement avec un autre roman, *La Case du Commandeur*, il produit la somme de ses réflexions sur la littérature et l'inextricable complexité de la situation antillaise, dans un ouvrage intitulé *Le Discours antillais*. Je vous recommande vivement cet ouvrage, car c'est aujourd'hui la pièce maîtresse de toute bonne bibliothèque créole. A signaler aussi la publication de *Boises*, et de *Pays rêvé Pays réel* qui sont des recueils de poèmes. En 1988, il revient au roman avec *Mahagony* que je vous présenterai dans notre prochaine émission.

C'est en 1957, devant l'association générale des étudiants martiniquais que Glissant prononce le mot-générique de son œuvre et de son combat : *L'Antillanité*.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

C'est très simple tout en étant d'une grande ambition. C'est d'abord une vision : celle d'une fédération de toutes les îles de l'archipel antillais dans la plénitude de leurs cultures et de leur liberté conquises. C'est aussi un projet littéraire. Celui d'un positionnement dans l'espace américain et d'un ancrage dans la réalité créole martiniquaise. En clair, désertant les généralisations de la Négritude, Glissant veut



comprendre *ce que cela veut dire d'être antillais*, et cela afin de mettre en évidence les mécanismes d'aliénation qui nous privent des effets d'une identité clairement assumée.

Pour réaliser ce projet, Edouard Glissant part du bateau négrier qui convoyait les esclaves et procède à une exploration minutieuse du système des plantations qu'il a côtoyé dans son enfance. Et là, d'ouvrages en ouvrages, il élabore une véritable genèse de la personnalité caribéenne.

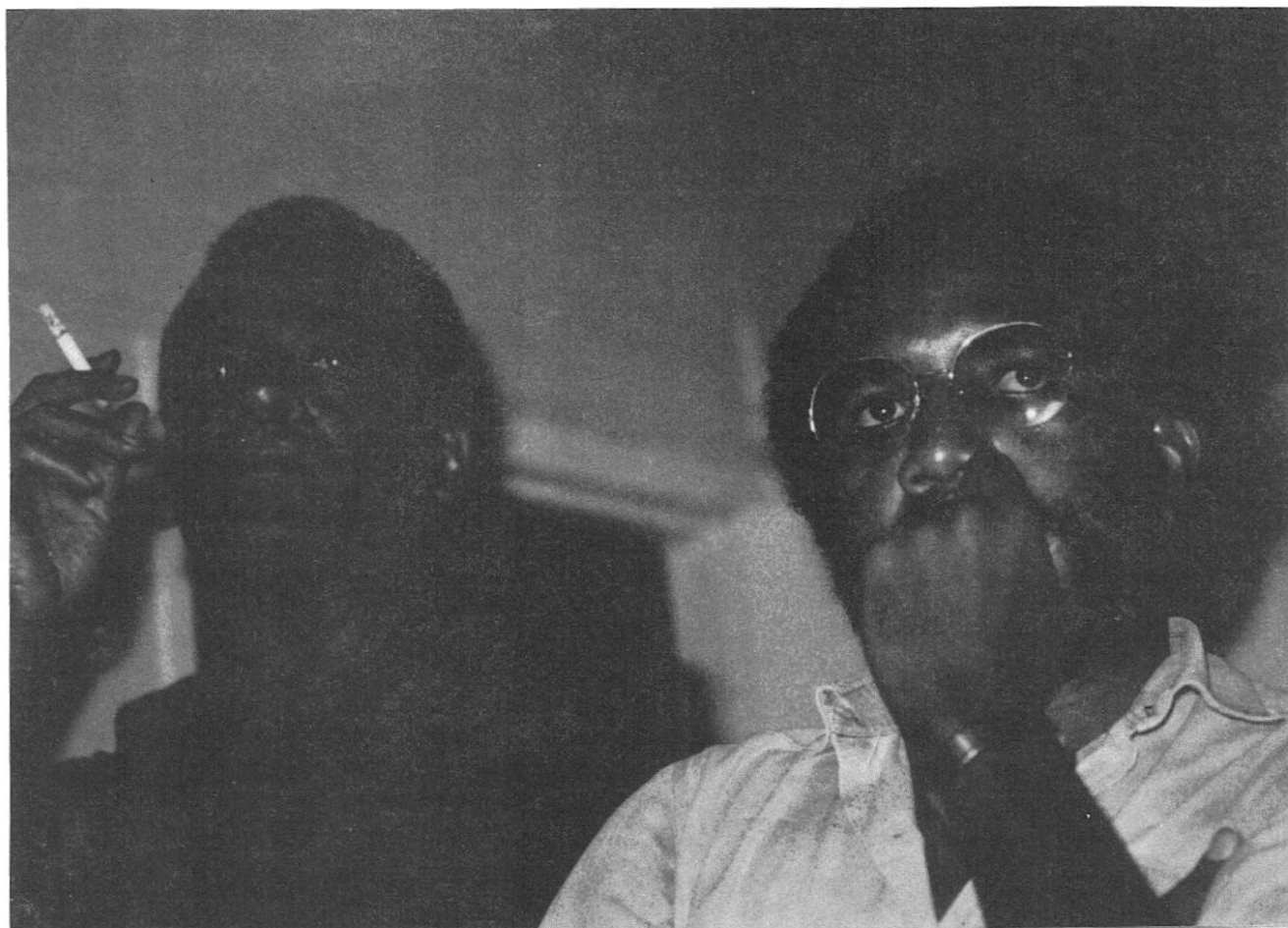
Sa méthode est d'abord de reconquérir l'histoire antillaise, non pour en connaître chacun des faits (ce n'est pas la tâche de l'écrivain), mais

pour nous doter de ce qui fait l'essentiel d'une mémoire collective : *le sentiment de la durée*. Sentiment qui nous fait défaut car nous ne savons rien de nous mêmes, même si, aujourd'hui encore, beaucoup d'historiens présentent comme histoire antillaise ce qui n'est que l'histoire de la colonisation des Antilles.

Pour Glissant la dynamique de notre histoire réelle passe entre l'acceptation et le refus, entre le nègre marron, celui qui refuse, et le nègre des plantations, celui qui accepte en déployant tout un art du détour et de la survie. Toute son œuvre est donc parcourue par ces deux tracées dont il

dévoile et analyse les interrelations. Et cela, dans une écriture qui recherche la vraie parole antillaise en produisant un langage riche des puissances de la langue créole et de la langue française, et de celles de toutes les langues du monde.

Cette exploration de la réalité antillaise, Glissant l'effectue en pleine conscience de ce qu'il appelle la Relation mondiale. Cette idée de la Relation est au centre de toute l'œuvre. Il est encore risqué de tenter de la définir, et c'est pourquoi les critiques attendent avec impatience son prochain ouvrage, *Poétique de la Relation*, qui sera lui entière-



ment consacré. Ce que l'on peut en dire pour l'instant c'est que la Relation est à la fois un constat et un projet.

Le constat de la relation, c'est celui du formidable brassage planétaire des hommes, des cultures et des valeurs auxquelles nous assistons aujourd'hui. Brassage qui s'effectue dans la résurgence de la diversité originelle du monde. C'est-à-dire, qu'un peu partout, dans le monde relié, des peuples s'élèvent contre la standardisation, l'occidentalisation de leur être. Ces peuples revendiquent leur totale différence, leurs spécificités.

Le projet de la relation, c'est celui du respect absolu de chacune de ces diversités, de chacune de ces différences, de chacune de ces opacités qui

sont une grande richesse du monde. C'est l'invocation d'une harmonie planétaire qui n'aurait rien à voir avec l'ordre totalisant, voire totalitaire, que l'Occident a imposé aux autres sous couvert d'universalité.

Très souvent l'on se plaît à opposer Glissant à Césaire. On présente l'Antillanité comme étant le contraire ou la négation de la Négritude. C'est une idée totalement fausse. Entre Glissant et Césaire n'existent que des préoccupations différentes, mais complémentaires, liées à leurs époques respectives. Césaire a et devait pousser le cri nègre.

Riche de cette ouverture de conscience, Glissant a et devait nommer l'Antillanité, approfondir la connaissance de cette personnalité neuve. Le cri origi-

nel de la Négritude s'est simplement vu prolongé par le plain-chant de la spécificité antillaise. Il y a là, de Césaire à Glissant, un dépassement dialectique dans une incontestable continuité littéraire.

Nous autres antillais, nous connaissons encore très mal Glissant. Peut-être parce qu'il nous parle avec une telle pertinence, une telle acuité, que cela nous est encore difficile de supporter ce regard. C'est pourquoi, ce soir, avec Raphaël Confiant qui nous a ramené un carnet de bord de Norman City, je vous propose de regarder, comment les américains lisent et regardent cet immense écrivain, en attendant que nous puissions -enfin- le faire nous-mêmes...■

La «Puterbaugh Conference»

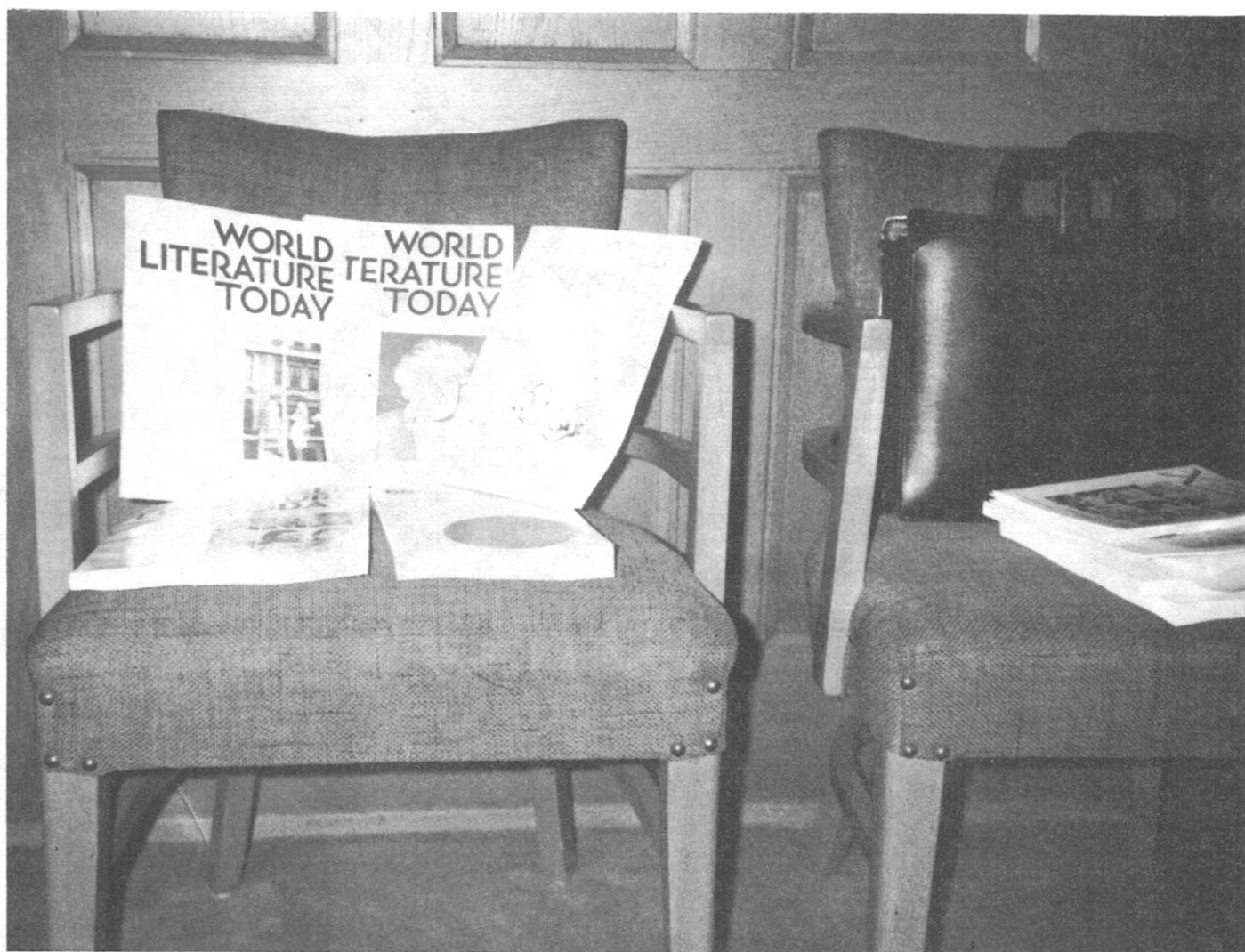


La «Puterbaugh Conference» est un colloque organisé tous les deux ans par la Fondation Puterbaugh et est consacrée à un auteur hispanophone ou francophone de renommée mondiale. Cette fondation est financée par le legs d'un milliardaire philanthrope passionné par le linguistique.

De très grands écrivains tels que Jorge Luis Borges ou Vargas Llosa ont été déjà honorés par la Puterbaugh Conference et Édouard Glissant est le premier noir à en bénéficier.



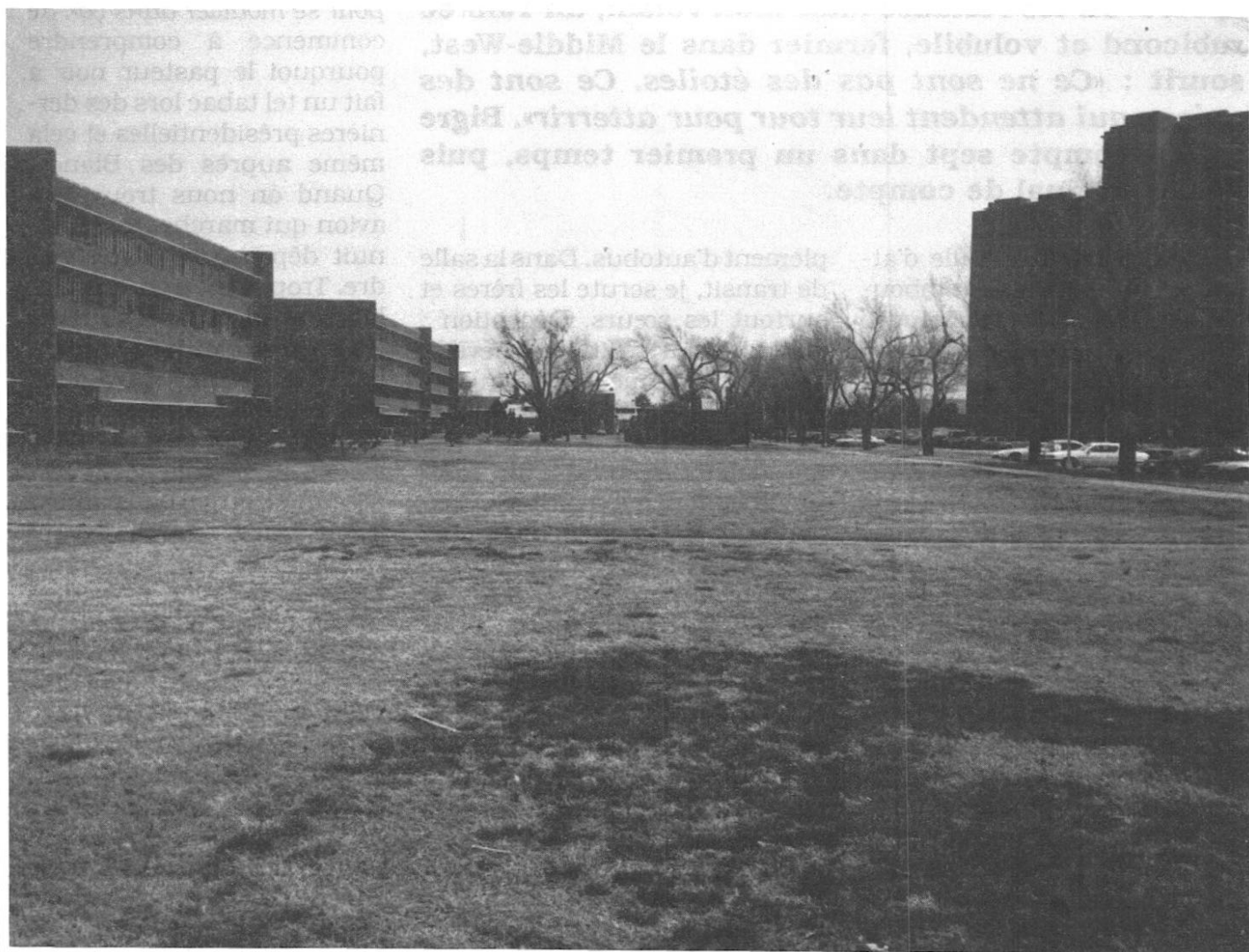
La «World Literature today»



La «Puterbaugh Conference» anime une revue intitulée «World literature today» qui reprend les actes des colloques bi-annuels consacrés aux lauréats du Prix Puterbaugh.

C'est la plus importante revue littéraire mondiale car elle publie des articles critiques sur des livres qui paraissent en 72 langues différentes. Le numéro consacré à Édouard Glissant paraîtra en novembre 89.

L'Etat d'Oklahoma



Vaste plateau situé à 1000 mètres d'altitude, l'Oklahoma est le pays des prairies sèches, sans arbres ou presque, où paissaient des hordes de bisons. L'hiver il y fait très froid, l'été très chaud, c'est donc le pays des contrastes.

Grâce au pétrole, l'Oklahoma s'est considérablement enrichi et assure un excellent niveau de vie à sa population somme toute modeste de 3 millions d'habitants.■



Carnets de voyage (1)

Il est toujours impressionnant d'atterrir de nuit sur l'aéroport de Chicago. Par le hublot, je crois apercevoir les Pléiades mais mon voisin, un Yankee rubicond et volubile, fermier dans le Middle-West, sourit : «Ce ne sont pas des étoiles. Ce sont des avions qui attendent leur tour pour atterrir». Bigre ! J'en compte sept dans un premier temps, puis douze en final de compte.

Carrément une file d'attente, un véritable embouteillage aérien ! A la moindre erreur d'un aiguilleur du ciel c'est le carnage car mes étoiles touchent le sol à la cadence d'un toutes les deux minutes. Je ne suis guère rassuré d'autant que tous les jours, je me promets de ne plus prendre l'avion depuis qu'un fichu 747, un certain jour de septembre 1972, m'avait fait connaître les délices d'une chute de cent mètres au-dessus de l'Atlantique avec court-circuit électrique, panique des hôtes et cris d'horreur des passagers.

Mystère du transit aérien américain, j'ai eu droit à une rallonge de 4 h de vol jusqu'à Chicago Airport pour redescendre après sur Oklahoma-City où doit se tenir le Colloque de la «Puter-Baugh Conference» sur Édouard Glissant. A notre descente, les hommes d'affaires se précipitent dans les interminables couloirs des terminaux afin de ne pas rater leurs connections. Directions : Sacramento, Salt-Lake-City, Toronto, Grand Rapids, Oklahoma-City ou Dallas. On aurait juré qu'ils changent sim-

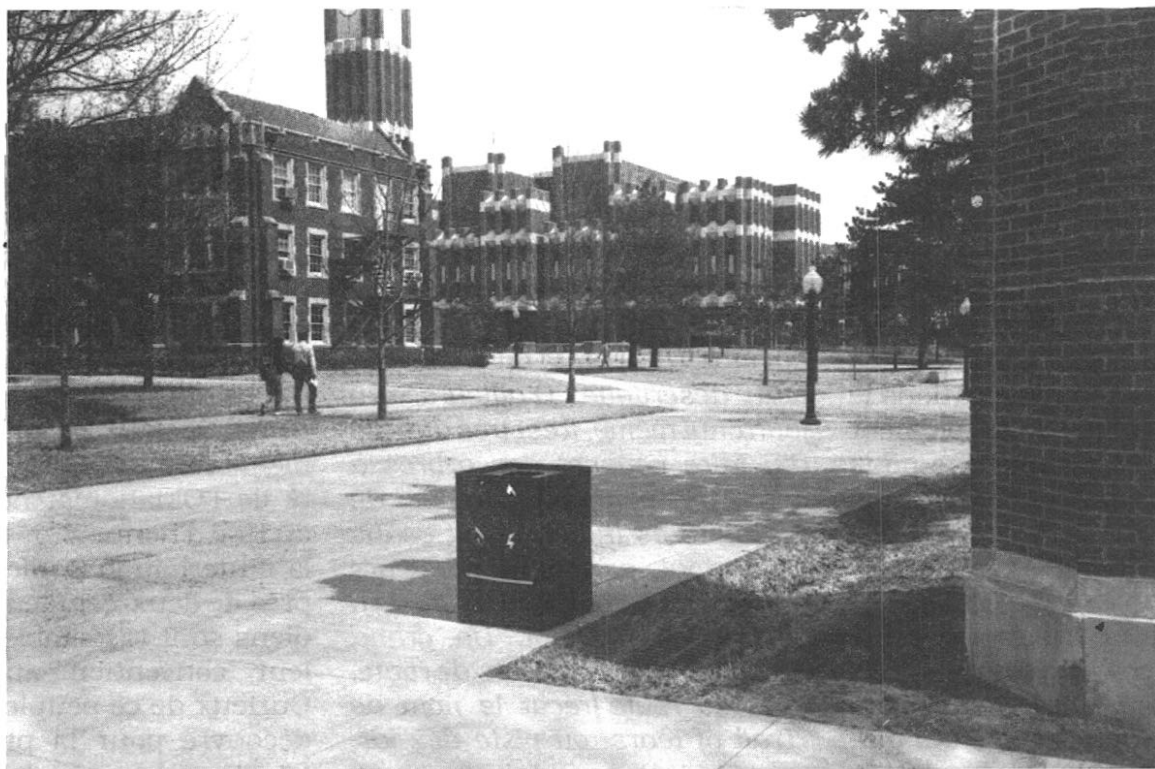
plement d'autobus. Dans la salle de transit, je scrute les frères et surtout les sœurs. Déception : pas une qui n'ait les cheveux défrisés, voire même ces longues chevelures tombantes quasi-naturelles qui sont le produit des miraculeux résultats du fructueux commerce de «Black Cosmetics». Manque de chance : notre avion est en panne. Eh oui, après avoir poirauté vingt minutes à bord, notre pilote nous avoue, même pas navré, qu'il ne peut pas faire décoller son cerceau volant. Paraît que ça se produit plus souvent que rarement ! En tout cas, personne n'a l'air étonné le moins du monde et ça débarque sans un bougonnement. Encore heureux, me dis-je, que le bougre se soit aperçu de la panne avant qu'on ait eu quitté le plancher des vaches.

JACKSON

Des employés d'«Eastern Airlines» stoïques malgré les onze heures du soir brandissent des pancartes dénonçant leur direction. Ils sont en grève depuis plusieurs mois pour obtenir des améliorations de salaires et c'est «American Airlines» sur laquelle

je voyage qui en profite. Ils ont l'air tout à fait déterminés et très syndicalistes. Tiens, qui a prétendu que la lutte des classes n'existait pas, ou plus, aux États-Unis. «*Jessie Jackson est venu les soutenir*» me dit un voyageur «*c'est le seul politicien U.S. à avoir eu assez de courage pour se mouiller dans ça*». Je commence à comprendre pourquoi le pasteur noir a fait un tel tabac lors des dernières présidentielles et cela même auprès des Blancs. Quand on nous trouve un avion qui marche, il est minuit dépassé et je m'effondre. Trop, c'est trop. 5 décollages et atterrissages dans les pattes depuis le Lamentin ! Un dernier coup d'œil par le hublot : ça se bouscule toujours autant. Trois avions nous collent au fesses tandis qu'un bon paquet, à quelques mètres devant nous, roule sur le tarmac, prêts à décoller presque en même temps. L'aéroport de Chicago est grand comme Fort-de-France-Saint-Joseph-Lamentin réunis. Impressionnant.

A Oklahoma-Airport, c'est la tuile : une partie des bagages dont les miens, ont été oubliés dans la soute de l'avion en panne à Chicago. Je suis à la fois furieux et heureux de découvrir au moins une faille dans cette impeccable et implacable mécanique yankee. Ces gens-là se trompent donc eux-aussi. Une blondinette venue faire du camping au bord des lacs de l'Oklahoma pique sa crise. «*Il y a un véritable trafic à Chicago au niveau des bagages*» me précise-t-elle «*certaines employés font*



semblant d'en oublier et puis ils les ouvrent en douce la nuit, fauchent les objets de valeur et les expédient le lendemain par le prochain vol. Ni vu ni connu !. Apparemment, «La Lézarde», «Malemort» et «Mahogany» qui tapissaient mes vêtements n'ont pas du intéresser ces Al Capone puisque je retrouve le tout sain et sauf le lendemain à mon hôtel... avec les excuses de la compagnie s'il vous plaît.

FRISQUET

L'University d'Oklahoma ne se trouve pas à Oklahoma-City mais à Norman-City, ville universitaire située à environ 30 kilomètres de là. Rien de frappant au premier abord : de petits bâtiments de briques rouge très espacés sur près de deux-mille hectares. Là, toutes les spécialités avec pour secteurs de pointe la littérature, les recherches en énergie éolienne et l'ingénierie pétrolière. Il fait frisquet mais pas vraiment froid. Des arbres rabougris et effeuillés parsèment çà et là les pelouses. Pas une éminence dans le lointain,

une seule immense platitude épuisante pour mon regard insulaire. On est ici au pays des grandes prairies et d'ailleurs l'état tout entier d'Oklahoma est constitué par un immense plateau, situé à 1.100 mètres au-dessus du niveau de la mer et battu par les vents.

Je suis surpris de la modicité du prix de ma chambre d'hôtel : 27 dollars soit environ 150 francs. «Sooner House Hotel» est un hôtel universitaire, placé au mitan du Campus, où n'importe qui peut descendre. En fait c'est la ville de Norman elle-même qui a été développée autour des activités universitaires. «Il y a ici 20.000 étudiants» me dit Ivar Ivask, l'éditeur de la revue «World Literature Today». L'homme est un Lithuanien chaleureux qui a quitté son pays il y a quarante ans et qui en a conservé un charmant accent balte. D'emblée, je suis frappé par l'attention que le corps universitaire porte à la présence de Glissant. Tous les jours, les directeurs des départements de français, d'espagnol, d'anglais etc... seront présents aux dif-

férentes manifestations. Tous ont lu au moins un livre de l'auteur martiniquais et en ont un autre en cours. Je ne parle même pas des spécialistes de son œuvre venus des quatre coins des U.S.A. et du Canada et qui la connaissent sur le bout des doigts.

Je suis toujours surpris par la taille du créateur de Papa Longoué, près d'un mètre quatre-vingt dix, et par son faciès qu'on aurait dit sculpté dans du silex. Il ressemble à l'un de ces ébéniers qu'il vénère tant et je songe aussitôt à la première phrase de son dernier roman, «Mahogany» : «Les arbres qui vivent longtemps secrètent mystère et magie». Il m'accueille à bras ouverts, lui et sa charmante femme pyrénéenne, puisqu'au fond, je suis le seul martiniquais présent. Le seul marqueur de paroles martiniquais en tout cas. Patrick Chamoiseau n'ayant pas pu venir. Que je dis d'emblée que La «Puterbaugh conference» n'était pas une machine de guerre anti-Négritude. Il n'a jamais été question de cette idéologie au cours du colloque.



Jamais le nom de Césaire n'a été prononcé à Norman-City et personne ne l'a démolé ni tenté de la faire. Il s'est agi d'une réflexion sur l'Antillanité et l'œuvre d'Édouard Glissant, point à la ligne. L'intitulé des différentes communications le prouve d'ailleurs amplement ainsi que le résumé que nous en fournissons ci-contre.

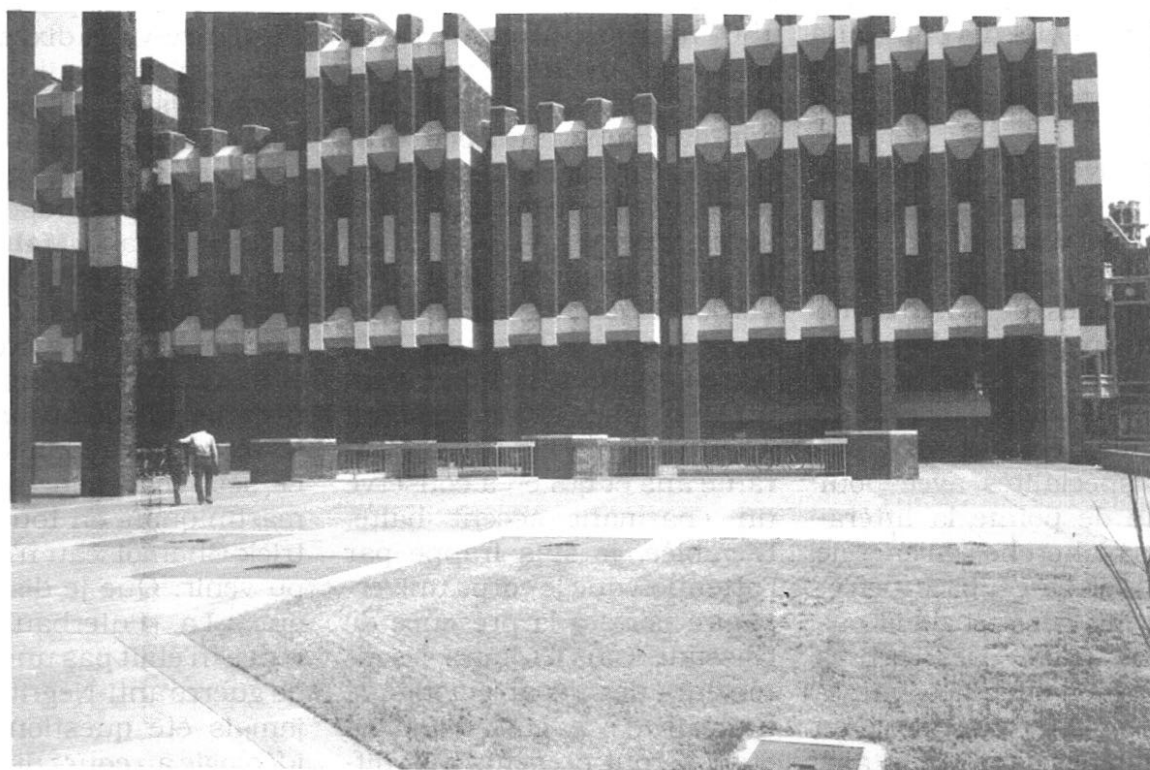
COW-BOYS

L'État d'Oklahoma est le pays des cow-boys aussi n'est-il pas possible de le visiter sans payer tribut à la geste des maniaques du colt. Édouard Glissant nous emmène au «National Hall of Fame for Famous Cow-Boys», un musée, à 20 kilomètres du Campus, où est retracé la légende de Buffalo Bill, le grand massacreur de bisons, et d'autres cow-boys célèbres. Il veut nous montrer tout particulièrement une statue monumentale représentant un Indien épuisé sur son che-

val lui-même fourbu. Tout un symbole : «C'est la fin de voyage» explique Glissant «les Blancs avaient, au 19ème siècle, obligé par la force la plupart des tribus indiennes à gagner l'Oklahoma qui était à l'époque un vaste plateau désertique. D'ailleurs, aujourd'hui même, il est très difficile d'y faire pousser des arbres à cause des vents qui soufflent de partout. Les Indiens sont venus de partout, parfois de plusieurs milliers de kilomètres, à pied, à cheval, en charriot. Un grand nombre mourut en cours de route, laquelle route reçut le nom de «Trail of tears» ou piste des larmes. Arrivés en Oklahoma en pitoyable état, ils essaient de se reconstituer une existence, péniblement...». La statue est effectivement impressionnante. Trois fois plus grosse que nature, d'une blancheur qui blesse le regard. Je ne peux, soudain, m'empêcher d'y voir le symbole de l'écrasement des dernières différences à l'échelle mondiale et du triomphe de

l'occidentalisation. «C'est vrai» remarque Glissant «mais c'est aussi la reconnaissance par l'Occident des souffrances infligées à l'Autre. Peut-être aussi l'espoir qu'un jour, ces civilisations dites périphériques amorceront une forme de renouveau». De fait, sur le même campus de l'Université de l'Oklahoma, non loin du Hall d'honneur où se tient la «Puterbaugh Conference», près de deux-cent jeunes indiens sont rassemblés pour leur convention annuelle. Curieux de ce peuple que je découvre pour la première fois, je ne cesserai de hanter les lieux. La diversité de leurs types physiques me frappe. Certains ressemblent à des Japonais, d'autres à des Européens, d'autres encore à des Malgaches tant leur peau est sombre. Ils parlent tous anglais-américain avec un fort accent yankee.

«Les jeunes ne parlent plus les langues de nos pères»





me dit Jim, le responsable de la Convention *«alors nous essayons au moins de sauver l'esprit communautaire indien»*. A les voir, je ne peux m'empêcher d'éprouver un sentiment de pathétique. L'assimilation a, ici aussi, fait des ravages et ce qui distingue un Indien d'un Blanc américain, c'est la petite natte qu'il se laisse pousser jusqu'aux épaules. Un peu comme aux Antilles, certains portent le bakoua pour tenter de se démarquer.

Mais Glissant trouve un autre intérêt au musée des cow-boys : la reconstitution de leur mode de vie et surtout de l'intérieur des maisons de l'Oklahoma. La ressemblance est tout à fait criante avec nos vieilles maisons créoles. Même broc à eau et bassine, même lit en fer, même armoires. Quelque part donc, ces hommes blancs ne sont pas si éloignés de nous qu'on pourrait l'imaginer. Reconstitués également : une diligence, une poste (*«Telegraph»*), un placer ou lieu d'extraction de l'or au bord des rivières. Une collection de vieux colts décorés en argent suscite chez nous un murmure d'admiration mais Glissant ajoute tout de suite, non sans humour, que quand il était jeune, il était toujours du côté des Indiens lorsqu'il allait voir des westerns. Je suis sceptique mais je ne dis rien. Il me semble que jusqu'à l'âge de 18 ans, j'ai toujours préféré les cow-boys comme tous les petits nègres qui fréquentaient comme moi la salle paroissiale du Lorrain dans les années 60.

Au restaurant qui jouxte le musée, nous apercevons des gens attablés devant des steaks saignants gigantesques. Il est à peine quatre heures de

l'après-midi. On comprend que la moitié des Américains soient obèses à voir les sauces gluantes (et le plus souvent sucrées) qu'ils étalent dessus. En Oklahoma, pays de grand élevage, la viande ne coûte presque rien. Je demande à un serveur si je peux avoir du «Buffalo» (bison), il me lance un regard de pitié. *«Les bisons sont protégés, sir»* consent-il à préciser. Quel idiot, je fais ! Mais oui, le grand jeu des cow-boys ne consistait-il pas à massacrer le maximum de bisons... et d'Indiens au passage.

CHOLESTÉROL

Rentré à l'hôtel, je zappe sur mon poste de télé. 12 chaînes disponibles seulement alors que les particuliers peuvent en prendre une vingtaine. Au bout d'une heure, j'ai envie de vomir tellement les pubs pour les sauces sont fréquentes. Sauces qu'ils étalent sur tout, même le pain. Glissant me dit que parfois, en Louisiane où il vit, ça lui fait la même impression. *«Ils sont en guerre contre le cholestérol»* m'informe-t-il. Au restaurant universitaire, Blancs, Noirs et Indiens accusent une dégaine obésiforme, et donc une kinésique, similaire.

Mêmes mimiques, mêmes gestes en parlant, même façon de rire. S'il était besoin d'un exemple pour démontrer de façon irréfutable que la race n'a aucune signification et que c'est la culture et elle seule qui modèle l'homme, il faudrait venir là. J'ai lu dans *«Newsweek»* que le pasteur noir Jessie Jackson avait décidé que le combat de l'année pour les noirs américains serait de faire adopter la dénomination d'Afri-

cain-américain à l'instar de celles d'anglo-américain ou d'italo-américain. Angela Davis soutiendrait le projet. A première vue, on ne voit pas très bien ce que cela changerait puisque les Noirs Américains, pardon les Africains-Américains, n'ont rien d'Africain ni même d'Antillais, hormis la couleur de la peau. Et encore ! Trois jours après, je devais faire une gaffe énorme en disant à Béatrice Clarke, professeur à Hampton University, *«vous les blancs américains...»*.

Grosse colère de la dame qui connaît bien la Martinique et qui a assisté en 1972 à une série de séminaires qu'Édouard Glissant avait donnés à l'I.M.E. (Institut Martiniquais d'Études) à des intellectuels noirs américains. Mrs Clarke n'est point blanche comme je l'avais pensé de prime abord mais noire car, m'explique-t-elle, aux U.S.A., c'est la *«one drop theory»*, la théorie de l'unique goutte de sang, qui a cours. Pas de notions de mulâtre, de chabin, ou de métis. Une goutte de sang noir léguée par une lointaine arrière-grand-mère fait de vous un noir même si vous avez le phénotype intégralement caucasien. Après que nous ayons sympathisé, Mrs Clarke me raconte en rigolant qu'au Vénézuéla, il lui était arrivé une aventure semblable. Un chauffeur de taxi lui avait proposé de lui faire visiter un quartier peuplé de Noirs en lui recommandant la plus extrême prudence.

La nuit, en Oklahoma, la température chute à six degrés en mars alors qu'à midi, elle était de quinze degrés. Brrr ! ■



Friday

NORMAN, OK., MARCH 24, 1989
100th Year — No. 255
3 Sections — 52 Pages — Daily 25¢

The Norman Transcript

Author sees oral power in writing

La Puterbaugh Conference consacrée à Glissant a connu une vaste répercussion dans la presse américaine. Témoin cet article dans «The Norman Transcript».

**By Tim HARTLEY
of the Transcript Staff**

Edouard Glissant, the 60-year-old writer from Martinique whose two weeks of lectures and seminars at the University of Oklahoma end this weekend with a symposium exploring his work, says music is having an increasing impact on modern writing.

In an interview with *The Transcript*, Glissant said music and the growing presence of spoken communication through television are shaping the styles of many writers, including himself.

«The oral power is growing, and has an influence on literature. Most culture today is musical. The oral rhythms are universal».

While many writers are influenced by musical rhythms, Glissant said, sometimes the poet or novelist also conveys a message similar to that of the songwriter.

Glissant said he shares the «one-world vision» which was often the subject of songs written and performed by the late Jamaican superstar Bob Marley.

«We have one world, made by many cultures. We cannot forget even one. If we do, we have really lost something», Glissant said.

A novelist, poet and essayist, Glissant has been the featured guest of the 12th Puterbaugh Conference

on Writers of the French-Speaking and Hispanic World.

Sponsored by OU's international quarterly *World, Literature Today* and the departments of modern languages and English, the conference and his writing have something in common, Glissant said — both are more likely to be recognized around the world than in Norman.

«That is normal», he smiled.

«The Puterbaugh Conference is very famous in the world», Glissant said. «And World, Glissant said. «And World Literature Today is a wellknown review all around the world. Everyone here can be proud of it».

He said he is «very pleased» to have been invited here as the feature writer. «This has not been done in Paris, but it has in Norman», he said.

One indication of the importance of both Glissant and the Puterbaugh Conference is the fact that a seven-member television crew has come to Norman from the French-speaking Caribbean island of Martinique to cover the conference.

Over the past two weeks, Glissant has conducted lectures and seminars, in both French and English.

«I have had very good contact with the students», Glissant said. «Their French is very good. We have developed good relationships and intellectual exchange». Glissant was born in Sainte-Marie, Martinique, the son of a planta-

tion manager and a household servant. He is currently a visiting professor at Louisiana State University, where he enjoys communicating in Creole-French with a Cajuns.

He is best known for his novels, especially his first, «La Lézarde», the lyric tale of discovery and intrigue within a student political faction following the liberation of Martinique during World War II. He has also published poems, essays and plays.

«We can say the same things, regardless of the format», Glissant said. He said one of the main themes running through all his works is «history is not clear, even for the writer».

Today and Saturday, scholars and critics from across the U.S. and Canada are exploring Glissant's work within the context of West Indian culture and world literature. The symposium which is open to the public, is being held from 10 a.m. to noon and 2 to 4 p.m. each day at the Oklahoma Center for Continuing Education.

The Puterbaugh Conference concludes Saturday evening with a banquet in Glissant's honor. Glissant will read from his own works at 8:30 p.m. in Conference Room A of the forum building at OCCE. The reading is open to the public.



Carnet de bord (2)



Ce soir, jeudi 24 mars, Édouard Glissant donne le dernier séminaire consacré à ses œuvres. Arrivé seulement la veille, je n'ai pu assister aux cinq premiers mais aux dires du professeur Bill Rigan, vice-editor de la revue «World Literature Today», la moyenne de l'assistance tournait autour de 80 personnes, en majorité des étudiants. Glissant lui-même me dit qu'il fut surpris de l'assiduité de ces derniers et surtout de leur intérêt pour les questions de langage et de créole. Il m'avertit que son anglais n'est pas très bon mais c'est pure coquetterie.

Il le parle certes avec une légère hésitation mais de façon correcte, sauf qu'il ne fait aucun effort pour le prononcer. Cela ne gêne apparemment pas la communication et Mrs Gherard, la grande dame Séminole, descendante par alliance du philanthrope Puterbaugh, lui dira : *«Your accent is so charming !»*.

Nous assistons ce soir là à un grand moment car Glissant nous dévoilera un chapitre de son essai à venir **«La Poétique de la Relation»**. Le matin, il m'en a fait lire quelques passages à son cottage et je lui ai tout de suite demandé s'il n'y avait pas quelqu'audace de sa part à tenir un discours globalisant à l'heure où la plupart des intellec-

tuels occidentaux s'y refusent et préfèrent se cantonner dans leur spécialité. Car, à l'instar du Sénégalais Cheick Anta Diop, Glissant brasse toutes les disciplines, de la philosophie à la linguistique, de la critique littéraire à l'économie ou à la sociologie. Après **«Le Discours Antillais»**, ne se lancerait-il pas dans une sorte de téméraire **«Discours Mondial»** ? Sa réponse est fulgurante : *«Je ne suis pas un intellectuel occidental !»*. Et d'ajouter : *«Si l'Occident ne tient plus de discours mondial aujourd'hui c'est parce qu'il ne dirige plus le monde. C'est parce qu'il y a des peuples et des civilisations qui ont relevé la tête et contesté sa domination»*.

Glissant opère dans **«La Poétique de la Relation»** une différence entre ce qu'il appelle les «Civilisations projetantes d'inspiration occidentale et les «Civilisations circulaires» telles que celles d'Afrique noire ou de l'Amérique pré-colombienne. M'étonnant qu'il place la civilisation islamique dans les premières alors même qu'en ce moment l'Europe et l'Amérique du Nord considèrent l'Islam comme le principal danger pour la civilisation occidentale, Glissant rétorque que celle-ci fait bel et bien partie de l'Occident dans sa vision du monde, dans ses fondements et dans ses tentatives incessantes de se projeter dans l'Autre.

BABEL

A la fin du séminaire, l'assistance est ravie mais perplexe. Personne n'ose po-



ser de questions tellement les propos de Glissant sont inhabituels et neufs. Avec humour, l'auteur propose d'aller boire un café, déclenchant des rires en cascade. Finalement, plusieurs personnes reviendront encore sur la question des langues puisque Glissant a fait, ce soir là, l'éloge de Babel. Pour lui, la multiplicité des langues, loin d'être une tare ou un handicap pour la mutuelle compréhension des peuples, est au contraire une chance, un moyen d'enrichir davantage la Relation Mondiale. Convies au banquet des nations, les peuples qui auront perdu leur langue ou qu'on aura forcé à le faire se retrouveront forcément plus démunis que les autres.

Le soir, le professeur Ivar Ivask, editor de la **«World Literature Today»**, offre un repas d'amitié chez lui, dans une de ces maisons en bois avec jardin non-clôturé typique de l'Ouest américain. Ce Lituanien chaleureux, originaire de la périphérie, selon sa propre expression, comme nous Antillais, me présente à une jeune

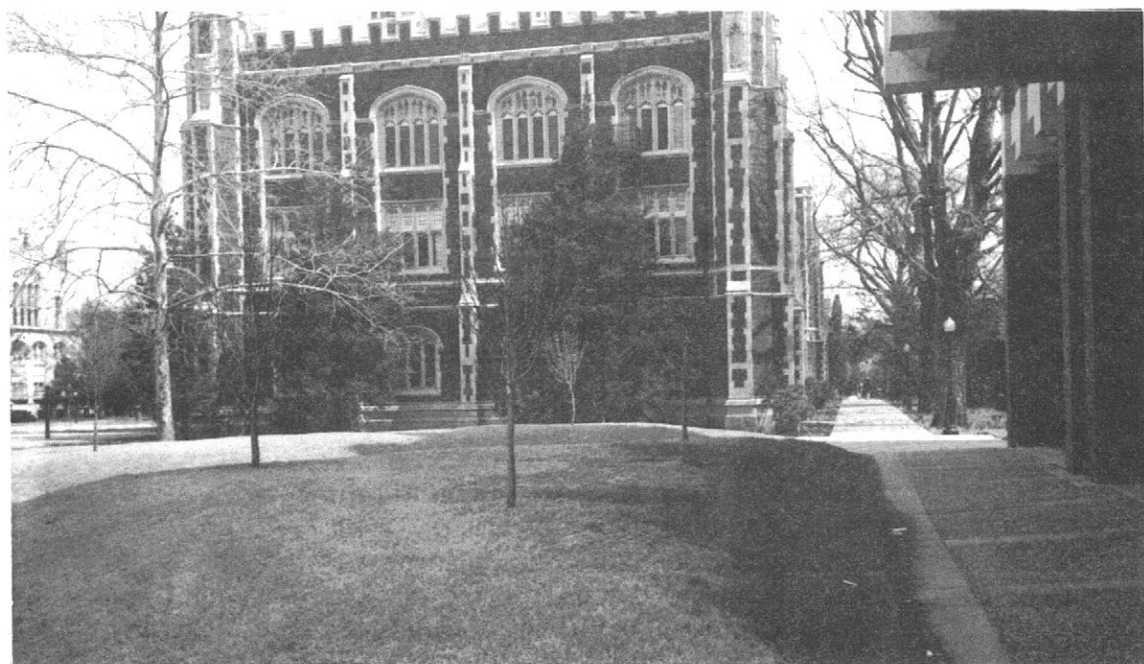
étudiante blanche de Northwestern University, à Chicago, miss Mara Dukats. Elle est d'origine estonienne et, après avoir étudié la littérature française, elle s'est tournée vers la notre. Elle a découvert les œuvres de Glissant et en est passionnée. Elle m'explique «Malemort» ! Sa blondeur «brute» et ses pommettes saillantes ne sont pas de l'Europe de l'Ouest ni de l'Amérique mais de plus loin, de la terre slave que les peuplades asiatiques ont très longtemps traversé et curieusement elle me semble moins Autre que les Blancs américains qui nous entourent. J'insiste pour qu'elle échange une conversation en estonien avec le professeur Yuris Sileniks de Carnegie-Melon-University juste pour éprouver les sonorités de cette langue que je n'ai jamais entendu. Bizarrement, j'ai le sentiment d'entendre du russe mais je ne dis rien car les Russes sont les grands ennemis des Baltes, le colonisateur féroce qui a failli rayer leurs trois nations (Lituanie, Estonie, Lettonie) de la carte.

J'imagine que si, me trouvant par exemple en Estonie, je

prononçais quelques phrases en créole devant des intellectuels locaux, ils trouveraient sûrement que cela ressemble à du français. Mystère des parentages forcés !

Le professeur Ivar Ivask et son épouse sont des gens originaux : ils n'ont ni télévision dans le pays du monde où on peut capter le plus de chaînes différentes ni de voiture alors qu'ici les distances sont telles et l'habitat si espacé que c'est chose indispensable. Été comme hiver, Ivar Ivask se déplace à bicyclette. Par contre, leur maison est pleine à craquer de livres en russe, en lituanien, en estonien, en finlandais, en anglais et en français. Ivar Ivask et son adjoint, Bill Rigan, n'enseignent pas à l'Université de l'Oklahoma. Ils sont détachés exclusivement à la revue **«World Literature Today»** et à la **«Putarbaugh Conference»**.

La nuit tombe dans une jonchée d'exclamations et de rires. La petite fête se termine à deux heures du matin. ■



Mara Dukats étudiante américaine

Venue de l'Université de Chicago, Mara Dukats nous parle de son approche de l'œuvre de Glissant...

ANTILLA : Comment vous êtes-vous intéressée à la littérature antillaise ?

DUKATS - Je m'intéresse surtout à l'écriture contemporaine (littéraire, théorique, philosophique, sociologique) et la façon dont elle conçoit les problèmes de notre contemporanéité. Parmi ces problèmes la question de la modernité me préoccupe depuis longtemps. J'étais très marquée par les Théoriciens de l'École Francfort (surtout Adorno) et par Jürgen Habermas et sa conception du projet de la modernité, un projet non-accompli, un projet qui a pris son point de départ dans la pensée des lumières mais qui s'est mis à valoriser seulement un aspect de la raison (la raison scientifique) au détriment des autres aspects de la raison (notamment la raison communicative). Cette critique d'un discours universel et le projet d'une réintégration des sphères culturelles au quotidien m'attirent toujours. Ceci m'a amené à étudier la pensée esthétique occidentale et à réfléchir sur la fonction de l'art dans notre société. Je m'intéresse à une littérature qui serait valable à



Mara Dukats, au centre

la fois d'un point de vue esthétique et d'un point de vue politique mais à une littérature qui n'impose pas sa conception politique, à une littérature ou la politique est partie intégrale, inséparable du projet esthétique. Dans mes lectures je suis tombée sur le **discours antillais** d'Édouard Glissant et la lecture de cette œuvre (que je n'ai pas tout absorbée ou comprise) m'a révélé beaucoup de choses. C'est cette lecture de Glissant qui m'a amené à la littérature antillaise sérieusement.

ANTILLA : Qu'est-ce qu'une Américaine blanche peut trouver d'intéressant dans la littérature antillaise ?

DUKATS - Je ne saurais pas répondre pour toutes les américaines blanches. Quant à moi, cette littérature représente une autre perspective, une autre façon de voir le monde et, cette littérature est une ouverture à l'appréciation des cultures antillaises. La littérature des cultures marginalisées m'in-

téressent beaucoup et je crois qu'elle doit nous intéresser dans le monde actuel. Il faut essayer de connaître les autres. Dans cette littérature on trouve ce que l'on ne cherchait pas.

ANTILLA : Quels auteurs antillais avez-vous déjà lu ? Lesquels préférez-vous ?

DUKATS - Roumain, Césaire, Fanon, Guillin, Carpentier, Brathwaite, Walcott, Harris, Condé, Schwartz-Bart, Depesstre, Phelps, Warner-Keysa, Lamming, Glissant. Tous ces auteurs m'apportent quelque chose mais, comme c'est évident, je m'intéresse surtout à Glissant et aussi à Aimé Césaire. L'œuvre littéraire de Gabriel Garcia Marquez (ici, il est connu comme écrivain de la région Caraïbe) m'attire énormément. L'aspect temporel et la juxtaposition du sérieux et du comique dans son œuvre m'ont fait beaucoup réfléchir et je dois dire que je ne suis pas encore sortie du délire



Summary

Frederic Ivor Case

(University of Toronto)

«Édouard Glissant and the Poetics of Cultural Marginalization»



In Glissant's work there are clear and consistent definitions of his concept of poetics. It is important to note that Glissant's poetics are as much concerned with attacking the roots of alienation and acculturation as they are with the elaboration of an innovative system of aesthetics, deeply rooted in Caribbean realities.

In this way Glissant consistently revolts at a thematic and at a structural level against marginality. It is evident that the metropolitan centres have created an inferior, marginalised mentality in the inhabitants of the peripheries. In the

Caribbean, the process of marginalisation has produced an interiorisation of the negation of the self and has also created a psychic distance between Caribbean peoples and their environment.

It is alone all in his poetics of relationship that Glissant attempts to show that marginalisation can be overcome through an extension of consciousness to other Caribbean peoples.

Frederick Ivor Case
Dept. of French
7, University of Toronto
Toronto, Canada M5S 1A1.

Priska Degras

(Louisiana State University)

«Nom des Pères,

Histoires du nom :

Odon pour mémoire»

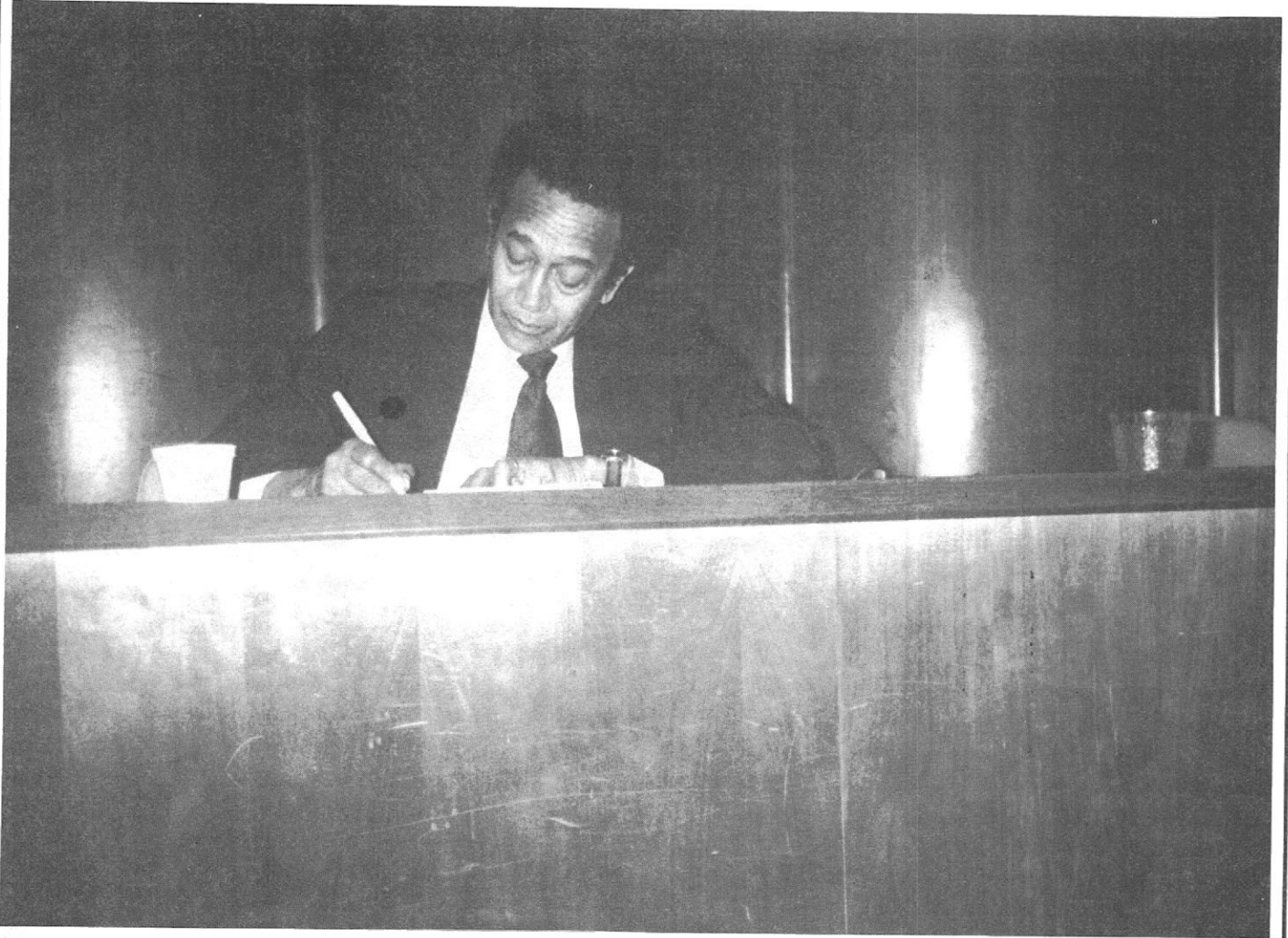
Le problème du nom et, plus généralement, de la dénomination s'inscrit dans de larges pans de la production romanesque américaine, dans les régions des Amériques qui connurent l'esclavage et le système des plantations. Le nom manifeste, à travers la diversité de son expression romanesque l'irréductible communauté historique qui rassemble de nombreuses régions des Amériques. Dans les romans d'Édouard Glissant, le nom (nom d'État-civil mais aussi et surtout «nom de voisinage») projette à travers l'occultation, le travestissement, la transformation ou l'invention qui en sont faits, le chaos et le manque des histoires antillaises ainsi que le conflit linguistique d'une communauté. Cette communauté se trouve écartelée, souvent, entre le désir ou la proclamation de sa langue : le créole, et l'emploi contraint ou extasié de la langue imposée : le français. Mais le nom fonctionne aussi dans l'œuvre de Glissant comme une double métaphore : métaphore de l'histoire et métaphore du langage dont la nécessaire invention pourra pallier le manque de la langue et donner à la communauté les moyens de se nommer elle-même ou de se renommer, librement. ■

Summary

Wilbert Roget

(Temple University)

«Land and Myth in the Writings of É. Glissant»



The project of expressing, in an effective manner, the different aspects of a community's self identity, should be done in a manner that is consonant with that community's vision of itself. In other words, the **idea** and the **manner of expressing the idea** should be closely related.

In Glissant's writings, especially as seen in **La lezarde**, **l'Intention poétique** and **Le discours antillais**, we can study the employment of land and myth as a method of exploration of the state of the community.

Such an exploration inevitably brings into focus the limitations, the fissures, but

also the rich possibilities in terms of the community's possession of itself.

Wilbert J. Roget
Dept of French
Temple University
Philadelphia, PA 19122
U.S.A.



Miss black

University of Oklahoma



L'État de l'Oklahoma comprend à peine 5% de Noirs et on ne voit guère d'étudiants noirs sur le campus. Pourtant, ceux-ci avaient tenu à montrer de façon spectaculaire à quel point ils étaient fiers de la distinction accordée à Édouard Glissant. Sans prévenir quiconque, le dernier jour, ils envoyèrent la reine noire de l'Université, Miss Camille Jones, en tenue bleue décolletée avec un magnifique diadème sur la tête.

Celle-ci vint à la tribune remettre un cadeau à Glissant de la part des étudiants noirs et ce dernier, en général impassible, en fut tout ému et balbutia un «*Thank you, miss*» qui ravit l'assistance. ■

Edouard Glissant

Writing as Engagement and Search

By Juris Silenieks

For Edouard Glissant, writing signifies an act of engagement with the world as well as a search for inner fulfillment that has its own inviolable exigencies. The world and the «I,» however, are in a dialectical and complementary relationship, a relationship that is particularly demanding for the Caribbean writer. The Trinidadian novelist and essayist V.S. Naipaul writes : «Living in a borrowed culture, the West Indian, more than most, needs writers to tell him who he is and where he stands». Glissant insists that the Afro Caribbean writer commit himself to «the decisive act, which, in the domain of literature, means to build a nation» (*L'intention poétique*, 185). Nation building exacts a vision that can «perceive of the consciousness, the one and only ope-

rative, of our being» (*IP*, 192). It is also predicated on the recovery of the past. For the Caribbean, the trauma of the past is ever present, reaching back to the genocide of the Indian tribes by the first European conquerors, the slavery period, replete with violent uprisings and equally vindictive punitive countermeasures, and the colonial exploitation that, persisting to the present, has prevented the Caribbean, as Glissant puts it, from «(re)possessing the land».

To transcend the prison of history that seems to have known only terror and violence,

the Caribbean needs what the Guyanese writer Wilson Harris calls «a drama of consciousness which reads back through the shock of place and time for omens of capacity, for thresholds of capacity that were latent». To raise the apst to a higher level of conscious apprehension, the poet and the historian must cooperate in the effort. The white historians, with few exceptions, have either distorted accounts of the past or, even worse, deliberately neglected the history of the black race as essentially unworthy of the historian's interest.



Wilbert Roget (Temple University) et Daniel Racine (Howard University)



Particularly rankling are Hegel's notorious notions of African history. Hegel considered Africa as «the land of childhood, which, lying beyond the day of self-conscious history, is enveloped in the dark mantle of Night». He dismissed Africa as essentially ahistoric, «for it has no historical part of the World; it has no movement or development to exhibit». The black race has been excluded from Universal History. Now, as Glissant puts it, it is a question of «historical reinsertion», involving not only correction of factual inaccuracies and rectification of white bias, but also re-creation of the past concurrent with the vision of the future, «a prophetic vision of the past». The historian must be seconded by the poet to invest history with new relevance. A new meaning is to

be given to the passage of the chained black from Africa to the New World to replenish the void that came from the genocide of the Indians. The violent separation from Africa must serve as a kind of sacrificial consecration of a future communality.

In a preface to the Algerian writer Kateb Yacine's theater, Glissant writes: «Today more than ever, we cannot conceive of our lives or our art, independently of the tremendous efforts of those men who from various race and cultures

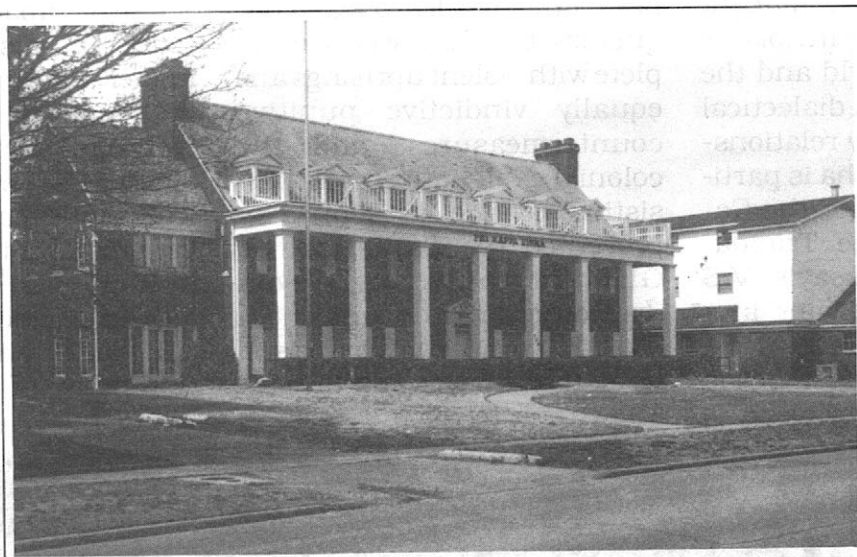
seek to come together and to know each other. Today the circle is closed, we are all in the same place: it is the entire earth. From this arises the Tragedy of our times, which is that of Man facing the nations, that of the personal destiny confronted with a collective destiny». A conscious collectivity is bound together by the apprehension of a common past. Thus, Glissant comments, «collective memory is our urgency: lack and need. Not the «historical detail» (not that alone), but the innermost is to resurge: the diastasis from

For him, the Martinicans - a similar case can be made for the Haitian people - are a people without a voice. Creole being the language of the uneducated and the poor, the intellectuals and the bourgeois affect airs of superiority with their French. Having renounced their innate affinities with Creole and the people, the latter suffer from what Glissant calls a «verbal delirium», a predilection for logorrheic outpourings of clichés, speech mannerisms learned at school,

affectation of French; but it is evident that he constantly attempts to dislodge the language from its bourgeois context and values and, probing its limits, to enrich it through a sensibility and style that frequently provoke controversy.

Glissant considers his writing a natural outgrowth of his Caribbean experience,

which comprises the specific historical heritage, linguistic determinants, and the physical environment. The region, at the confluence of many cultures, is in search of its particular identity and destiny that will fully come about with a state of syncretism or *métissage*, to borrow the famous expression by the African poet and statesman Léopold S. Senghor... Glissant admits that his readership may still be in the future, but perhaps that future is already upon us. ■



Le cercle des Etudiants de l'Université d'Oklahoma

the womb of Africa, the bifid man, the reshaped brain, the violent useless land. An absurd manifestness - where poverty and exploitation are wedded to something ineffably ridiculous - and where, noticeable to us alone, a drama without apparent import is being enacted which it is incumbent upon us to transform soon into a fecund Tragedy» (IP, 187).

Glissant's later creative and critical writings expound more fully what he calls the Martinican's tragedy of language, only germinal in *Monsieur Toussaint*.



Selected bibliography

1. WORKS BY EDOUARD GLISSANT

Un champ d'îles. Paris. Dragon. 1953 (Poems)

La terre inquiète. Paris. Dragon. 1954 (Poems)

Les Indes : Poème de l'une et l'autre terre. Paris. Seuil. 1955

Soleil de la conscience. Paris. Seuil. 1956. (Essays)

La Lézarde. Paris. Seuil. 1958. (Novel)

Le sel noir. Paris. Seuil. 1959 (Poems)

Le sang rivé. Paris. Présence Africaine. 1960 (Poems)

Monsieur Toussaint. Paris. Seuil. 1961. (Novel)

Poèmes. Paris. Seuil. 1963. (Collected poems)

Le quatrième siècle. Paris. Seuil. 1965. (Novel)

L'intention poétique. Paris. Seuil. 1969. (Essays)

Malemort. Paris. Seuil. 1975 (Novel)

Boises. Fort-de-France. Acoma. 1977. (Poems)

Monsieur Toussaint : Version scénique. Fort-de-France. Acoma 1978

La case du commandeur. Paris. Seuil. 1981. (Novel)

Le discours antillais. Paris. Seuil. 1981 (Essays)

Edouard Glissant. Daniel Rad-

fort, ed. Paris. Seghers (Poètes d'Aujourd'hui séries). 1982. (Sélections, excerpts, commentary)

Pays rêvé, pays réel. Paris. Seuil. 1985. (Poem)

Mahagony. Paris. Seuil. 1987. (Novel)

2. TRANSLATIONS

The Ripening. Michael Dash, tr. London. Heinemann. 1959. Reissued 1985. (*La Lézarde*)

Monsieur Toussaint. Joseph G. Foster, Barbara A. Franklin, trs. Was-

hington, D.C Three Continents. 1982.

Antillean Discourse. Michael Dash, tr. Charlottesville. University of Virginia Press (CARAF Books). 1989.

Twelve translations of *La Lézarde*, *Le quatrième siècle*, *La case du commandeur*, and *Le discours antillais* into Spanish, Portuguese, German, Bulgarian, Czech. Various partial translations of poems and essays into Russian, Polish, Swedish.

3. ARTICLES, LECTURES

- «Note sur une «poésie nationale» chez les peuples noirs». *Les Lettres Nouvelles*, 4:36 (March 1956), pp. 391-97.

- «Notes sur le Premier Congrès des écrivains et artistes noirs». *Les Lettres Nouvelles*, 4:43 (November 1956), pp. 677-81.

- «Le romancier noir et son peuple : Notes pour une conférence». *Présence Africaine*, 16 (October-November 1957), pp. 26-31.

- «Je crois à l'avenir des cultures métissées». *France-Observateur*, 4 December 1958, pp. 17-18.

- «Un effort de récupération de tout le réel». *Lettres Françaises*, 11 December 1958, pp. 1, 4.

- «Le chant profond de Kateb Yacine». Introduction to *Le cercle des repréailles* by Kateb Yacine. Paris. Seuil. 1959. Pp. 9-13.

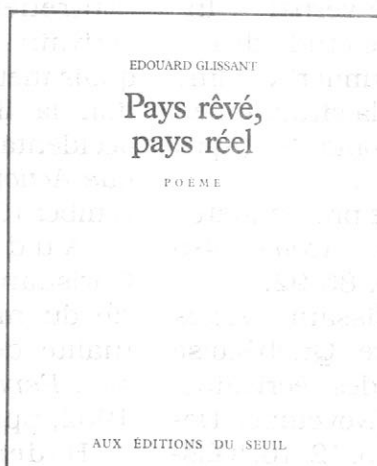
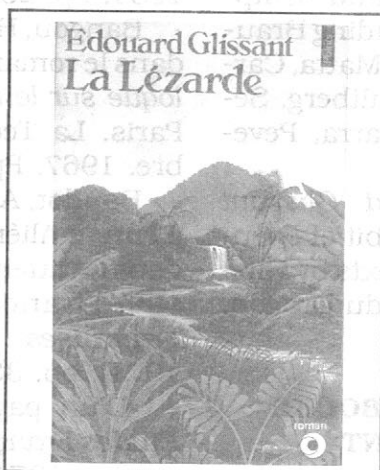
- «O. V. de Milosz vingt ans après sa mort (1939-1959) : Au royaume des archétypes». *Les Lettres Nouvelles*, 7:3 (18 March 1959), pp. 23-24.

Les Antilles et la Guyane à l'heure de la décolonisation. Anonymous.

Paris. Soulanges. 1961. Pp. 75-75, 156-57. (Opening and closing speeches at the Congrès du Front Antillais-Guyanais, Paris, 23-24 April 1961).

- «Culture et colonisation : L'équilibre antillais». *Esprit*, 305 (April 1962), pp. 588-95.

- «Structures de groupes et





tensions de groupes en Martinique». *Acoma*, 1 (April 1971), pp. 3&-43.

- «Introduction à une étude de fondements socio-historiques du déséquilibre mental». *Acoma*, 1 (April 1971), pp. 78-93.

- «Théâtre, conscience du peuple». *Acoma*, 2 (July 1971), pp. 41-59.

- «Langue et multilinguisme dans l'expression des nations modernes». *Les études françaises dans le monde*. Actes de la première rencontre internationale des Départements d'études françaises, Université Laval, Québec, 22-27 May 1971. AUPELF. 1972. Pp. 10-15.

- «Action culturelle et pratique politique : Proposition de base». *Acoma*, -5 (April 1973), pp. 16-20.

- «Sur le délire verbal : Introduction à une étude de délire verbal "coutumier" comme signification de la situation en Martinique». *Acoma*, -5 (April 1973), pp. 49-68.

- «Note sur une pré-enquête : Le cas Suffrin». *Acoma*, 4-5 (April 1973), pp. 85-92.

- «Edouard Glissant». Actes de la rencontre Québécoise internationale des écrivains. *Liberté*, 15:6 (November-December 1973), pp. 12-16. (Glissant's contributions to discussions also on pp. 30-59, 75-76, 129-33, 186-91, 199-201, 205-7, 211-12, 237-42, 250-53).

- «Poétique et inconscient

martiniquais». *Identité culturelle et Francophonie dans les Amériques*. E. Snyder, A. Val-

man, eds. Québec. Les Presses de l'Université Laval. 1975. Pp. 236-44.

- «Litterature and the Nation in Martinique». *Caliban*, "1 (Fall-Winter 1981), pp. 3-7.

- Thirty-five catalogue presentations of painters and sculptors, including Brauner, Lam, Matta, Cardenas, Hultberg, Segui, Gamarra, Peverelli, and Petlin.

- *Autour d'Edouard Glissant* (catalogue of an exhibit of twenty-one artists, with texts by Glissant). Paris. Galerie du Dragon. 1988.

4. ARTICLES & BOOKS ON GLISSANT

- André, Jacques. *Caraïbales* (essay on Roumain, Zobel, and Glissant). Paris. Editions Caribéennes. 1981.

- Anonymous. «Entretien : Un écrivain martiniquais met en question la littérature occidentale». *Afrique Action*, 11 November 1960, p. 24.

- Audejean, Christian. «Librairie du mois : Actualité de la poésie». *Esprit*, March 1962, pp. 501-4.

- Bader, Wolfgang. «Poétique antillaise, poétique de la relation : Interview avec Edouard Glissant». *Komparratistische Hefte*, 9/10 (1984), pp. 83-100.

- «Edouard Glissant». In *Kritisches Lexikon zur fremdsprachigen Gegenwartsliteratur*. H.L. Arnold, ed. Munich. Text + Kritik. 1983.

- «Ästhetische Ortsbestimmung eines karibischen Autors : Zum Werk von Edouard Glissant». In *Der karibische Raum zwischen Selbst und Fremdbestimmung*. Reinhard Sander, ed. Bern. Peter Lang. 1984. Pp. 237-57.

- Bangou, Henri. «L'histoire dans le roman antillais». *Colloque sur le roman antillais*. Paris. La Technique du Livre. 1967. Pp. 39-46.

- Baudot, Alain. «De l'autre à l'un : Aliénation et révolte dans les littératures d'expression française». *Etudes Françaises*, 7:4 (November 1971), pp. 331-58.

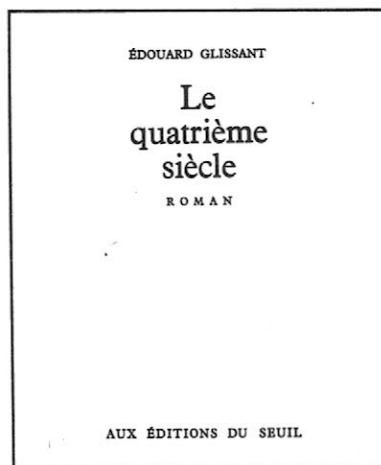
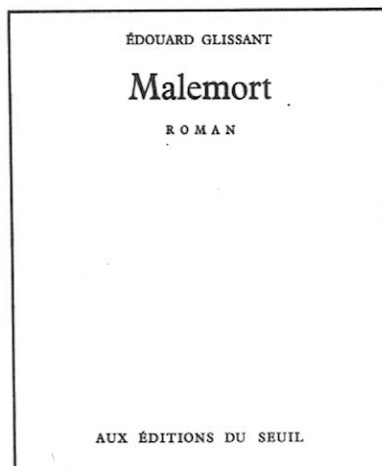
- «D'un pays (re)possédé». *Etudes Françaises*, 10:7 (November 1974), pp. 359-74.

- «De l'invention d'un auteur : Les critiques devant Edouard Glissant». *Œuvres et Critiques*, "2 and 4:1 (1978, 1979), pp. 29-37.

- Bhély-Quénun, Olympe. «Le quatrième siècle : Interview avec Glissant». *Vie Africaine*, November 1964, pp. 20-21.

- Cailler, Bernadette. «Un itinéraire poétique : Edouard Glissant et l'anti-Anabase». *Présence Francophone*, 19 (Autumn 1979), pp. 107-32.

Suite page 31



□ Imola !

Au banquet final de la «**Puterbaugh Conference**», Édouard Glissant rendit un hommage appuyé à Mrs Gherard, la descendante par alliance du philanthrope Puterbaugh. Comme on l'a vu, cette distinguée et ravissante vieille dame est aussi la petite-fille du dernier grand-chef de la tribu indienne des Séminoles, l'un des peuples les plus vaillants de l'Ouest américain. Au moment de clore l'événement, les derniers mots furent laissés à l'écrivain martiniquais qui déclara dans son anglais excellent "sauf l'accent) :

"I asked Mrs Gherard how do Choctaw people say good luck in their native langage and she told me it is 'Imola'. So, I tell you all : Imola !" (J'ai demandé à madame Gherard comment on disait bonne chance en langue Choctaw. Elle m'a répondu que c'est «Imola», aussi je vous dis tous : Imola !).

Ce fut donc une parole peau-rouge qui clôtura les débats comme pour montrer une fois de plus le souci primordial d'Édouard Glissant de faire intervenir dans le concert des peuples et dans la grande confrontation mondiale que nous vivons, les plus petites langues, les plus petites cultures. Toute civilisation, même la plus insignifiante au plan numérique ou technique est digne d'intérêt et peut enrichir la Relation. Au grand cri d'«Imola !» poussé par Glissant, j'ai aussi entendu «Tjenbé rède !». L'auteur n'a pas prononcé le mot créole mais, comme il l'explique si brillamment, derrière l'infinie variété de langues, les



peuples de la périphérie parlent le même langage.

D'ailleurs, je suis sûr que

Glissant a prononcé le mot Choctaw avec l'accent créole, celui des «nèg bitasyon». ■

□ The birch tree (Le bouleau)

Le professeur Ivar Ivask, Estonien-américain, qui dirige la «**World Literature Today**», pour dire la fierté qu'il avait à recevoir Édouard Glissant raconta avec émotion comment quarante années après, il était retourné dans son pays, l'Estonie, grâce au dégel Gorbatchévien. «J'ai revu le village où je suis né» dit-il d'une voix enrouée par l'émotion «l'emplacement de la maison où j'ai grandi et surtout le jardin où, enfant, je jouais. Mon père y avait planté un arbre, «a birch tree», un bouleau, eh bien, il se trouvait toujours là, bien dressé malgré l'âge alors que notre maison avait été rasée. Ce bouleau me rappelle le mahogany d'Édouard Glissant. Le paysage fait l'homme tout autant que celui-ci le transforme. Grâce à ce bouleau, je n'avais en fait jamais quitté ma terre d'Estonie». Je

n'ai pas tout de suite compris l'importance de cette image jusqu'à ce que le professeur Yurris Sileniks de Carnegie-Melon University, Lithuano-américain et l'un des premiers critiques littéraires à avoir découvert la pertinence de l'œuvre de Glissant dans les années 60, m'apprenne que le bouleau était un arbre qui ne vivait pas longtemps : «Tout juste 25 ans». Le bouleau du professeur Ivask, lui, avait vécu 40 ans ! Comme s'il avait attendu le retour de l'être qu'il avait connu dans la prime enfance. Quelque part en Martinique, un ébénier, un mahogany ou un fromager tuteur doit attendre le retour d'Édouard Glissant. Il n'aura sans doute pas à attendre très longtemps. Après le détour de l'Unesco et de l'Université de Louisiane, l'auteur de «**Malemort**» est prêt pour des retrouvailles avec la terre rouge du Lamentin et les méandres secrets de la Lézarde. ■



Les participants au colloque



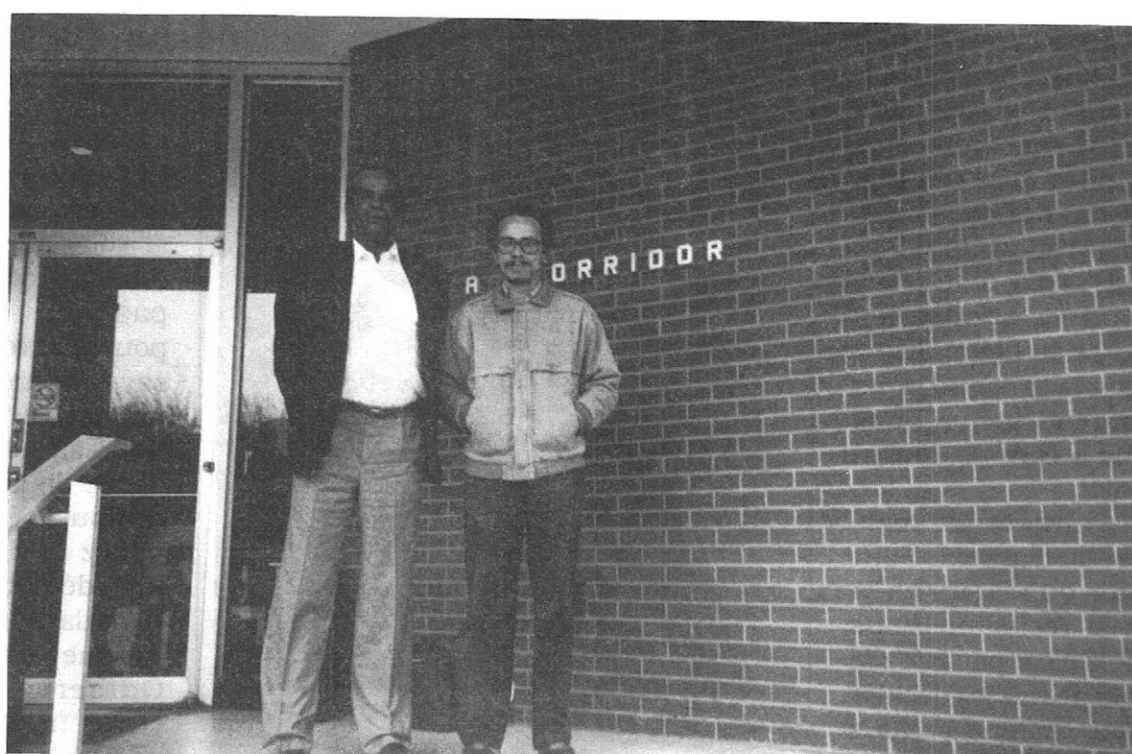
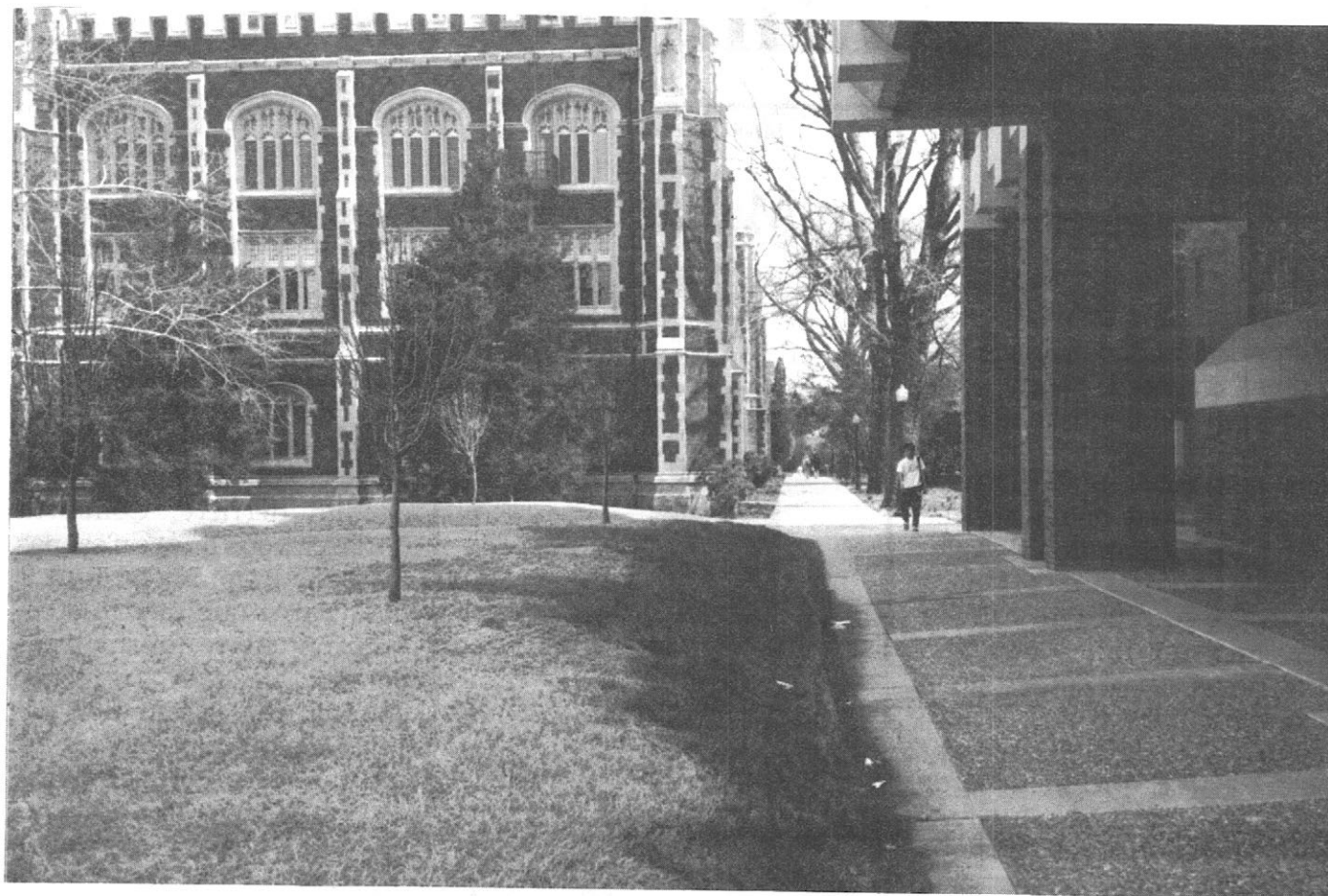
Priska Degras (Louisiane State University), Édouard Glissant et Alain Baudot (York University)



Béatrice Clark (Hampton University), Daniel Racine (Howard University)



L'Université d'Oklahoma





Extraits du livre «Mahagony»

ODIBERT

Parce que je n'ai pas le droit au nom de voisinage, ho ? C'est d'accord quand vous criez Tête d'Odibert ! ou Sacré tonnerre d'Odibert ! ou Odibert golbo ! Vous êtes contents, il en est qu'on appelle Maho, tout le monde au garde-à-vous monsieur Maho ! Qu'est-ce ça veut dire ? Ça l'a pas empêché de pourrir son gros corps sur le ciment de la Mairie comme un carnassier ! Odibert tête-vent ! Odibert papalé ! Parce que le nom de voisinage c'est pas pour lui ! Faudrait monter trop loin dans les mornes pour trouver son nom ! Le nom d'État civil c'est déjà bien suffisant pour le demeuré. Odibert la-peau-légume ! A quoi ça sert, j'ai appris tous les abcd, à compter la pluie multipliée par carême, additionnée dans la poussière, je pose zéro, je retiens tout ! Ça sert à quoi si j'ai plié mon corps sur le banc d'école, carré ma tête pour la règle du maître ? Vous jalousez la capacité, vous dénigrez l'entendement ! Vous criez «mache !» comme sur un chien errant.

Voilà pourquoi j'ai marchandé la balle d'argent. Pour bien montrer que ce maho-là n'était pas si résistant. Vous dites : Ah là là c'est pas la balle d'Odibert qui aurait pu décaler Maho. Bien entendu vous

ÉDOUARD GLISSANT

Mahagony

ROMAN

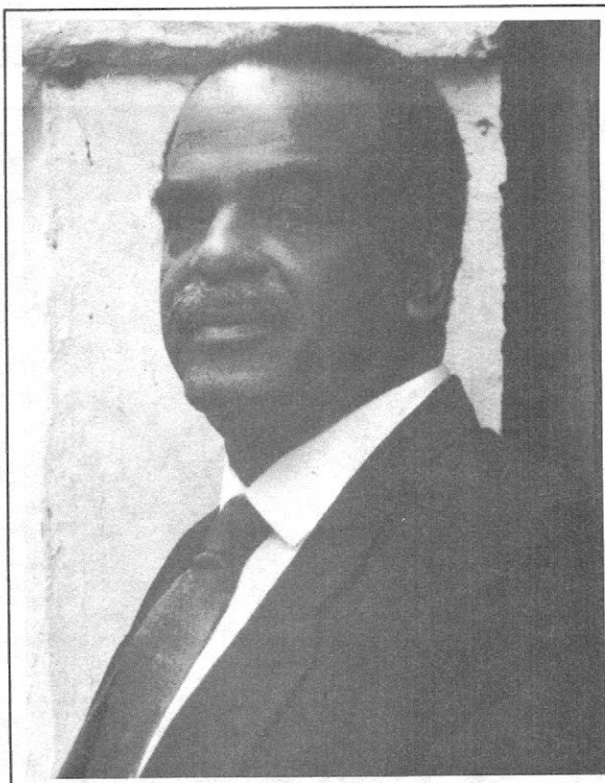


AUX ÉDITIONS DU SEUIL

croyez il est immortel, c'est Maho tout à fait qui peut déraciner Maho. Qu'est-ce que vous savez ? J'ai tiré dans la lisière en même temps que les gendarmes, vous connaissez que les gendarmes faisaient semblant de tirer, ils regardaient plutôt dans le chemin derrière. Comment déclarez-vous que ce n'est pas ma balle ? Comment donc ?

Parce que même le colon propriétaire ne voulait pas de moi. Je sais lire écrire comme tout gèreur doit savoir. Je peux contrôler les listes dans le greffe de mairie,

tout autant que barrer les noms dans les jours d'élection. Odibert détient la connaissance, mais sa connaissance est frappée. Si vous croyez que ce n'est pas moi, si vous avez prédit que ce n'est pas ma balle, pourquoi vous essayez de me tourner en zombie ? Vous êtes à redvance de jalousie ! Jalousie errant ! Venez à déposer les démons de mort dans le manger que je mange ! Odibert est résistant. ■



Édouard GLISSANT

Glissant conteur



L'un des moments les plus chargés d'émotion de la «Puterbaugh Conference» fut celui où Edouard Glissant fit une lecture publique d'extraits de ses textes. Il demanda que l'on éteigne les lumières de l'amphithéâtre car, dit-il, quand il était enfant, sur l'habitation où il a vécu, il ressentait tout le poids de la nuit sur ses épaules au moment où la veillée s'organisait.

Glissant lut des extraits de *«La Lézarde»*, du *«Sel Noir»* et de *«Mahogany»*. Le passage concernant Odibert (que nous reproduisons ci-contre) fut celui qui fit le plus d'effet. ■

Édouard Glissant en marche vers le Nobel



Alain Baudot (York University) et Mme Glissant

Le professeur Alain Baudot de l'Université de York, au Canada prépare une vaste bibliographie de l'œuvre d'Édouard Glissant. Elle sera la première du genre et elle permettra au jury de Stockholm de juger de l'ampleur et de la diversité des écrits de ce dernier.

"Le prochain prix Nobel sera un écrivain francophone du Tiers-Monde" déclare Baudot "il est fort probable que ce soit Édouard Glissant". ■

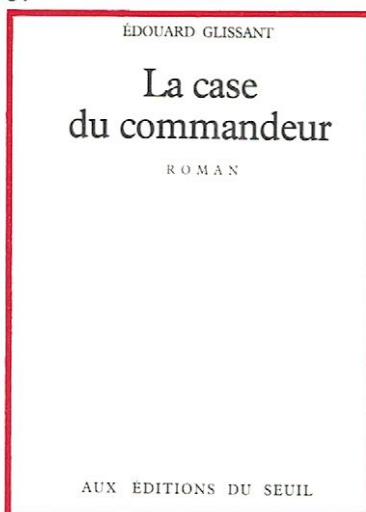


(Suite de la page 24)

- *Conquérants de la nuit nue : Edouard Glissant et l'H(h)istoire antillaise*. Tübingen, Narr. 1988.
- CARE (Centre Antillais de Recherche et d'Etudes), 10 (April 1983). Special issue on Glissant.
- Case, Frederick I. «The Novels of Edouard Glissant». *Black Images*, 2:3-4 (Autumn-Winter 1973), pp. 3-12.
- Champigny, Robert/ «L'intention poétique d'Edouard Glissant». *French Review*, 14:1 (October 1971), pp. 203-5.
- Chassagne, Raymond. *Singularité et rupture idéologique dans l'œuvre d'Edouard Glissant*. Thesis, University of Montréal, 1979.
- Corzani, Jack. «Guadeloupe et Martinique : La difficile voie de la Négritude et de l'Antillanité». *Présence Africaine*, 76 (Autumn 1970), pp. 16-42.
- *Littérature antillaise (poésie)*. Volume 1 of six in the *Encyclopédie antillaise*. Fort-de-France. Désormeaux. 1971.
- *Littérature antillaise (prose)*. Volume 2 of six in the *Encyclopédie antillaise*. Fort-de-France. Désormeaux. 1971.
- «Prolegomena to a Study of Edouard Glissant's Glissant's Poetry». *Black Images*, 2:3-4 (Autumn-Winter 1973), pp. 13-16.
- Ducornet, Guy. «Edouard Glissant and the Problem of Time». *Black Images*, 2:3-4 (Autumn-Winter 1973), pp. 16-

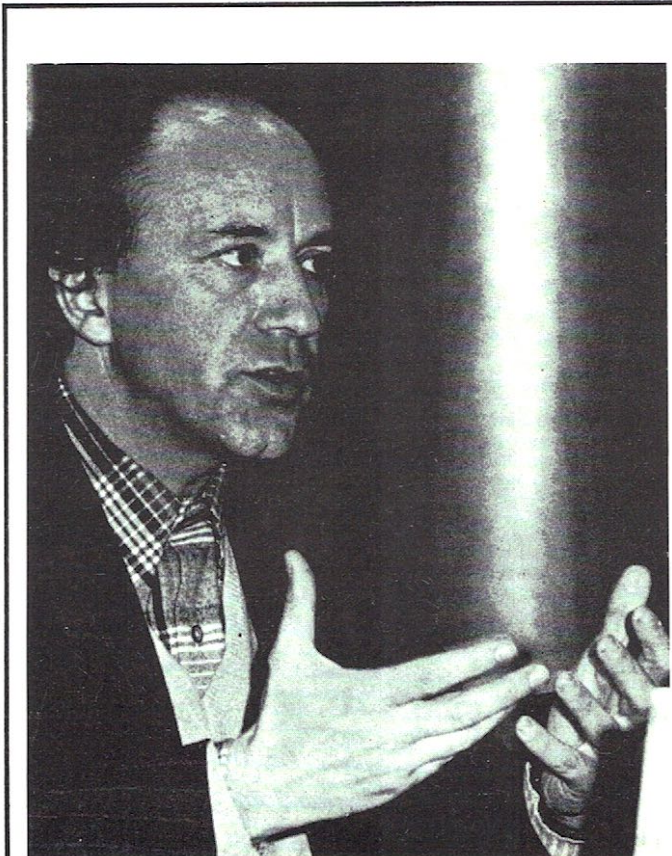
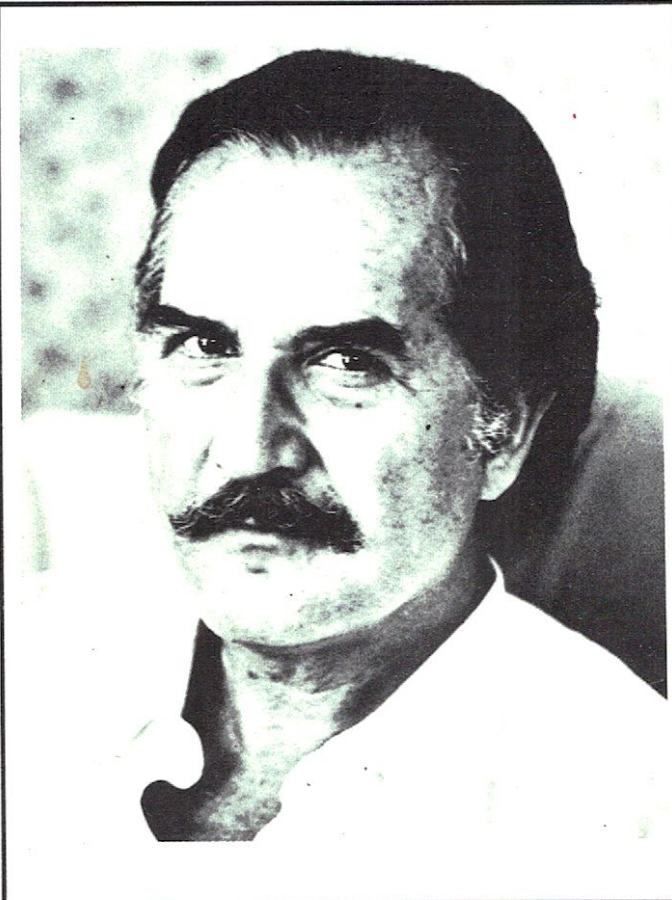
19, 46.

- Knight, Vere W. «Edouard Glissant : The Novel as History Rewritten». *Black Images*, 3:1 (Spring 1974), pp. 64-79.
- Mauriac, Claude. «Literary Letter from France». *New York Times Book Review*, 4 January 1959, p. 24. (Includes discussion of *La Lézarde*).
- Ménil, René. «Le roman antillais : Activité fonctionnelle du style». *Colloque sur le roman antillais*. Paris. La Technique du Livre. 1967. Pp. 35-38.



- «Le style dans le roman antillais». *Action*, 8-9 (summer-Autumn 1965), p. 30.
- Miller, Elinor S. «Narrative Techniques in Edouard Glissant's *Malemort*». *French review*, 53:2 (December 1979), pp. 224-31.
- Oddon, Marcel. «Les tragédies de la décolonisation : Aimé Césaire et Edouard Glissant». *Le théâtre moderne II : Depuis la deuxième guerre mondiale*. Jean Jacquot, ed. Paris. Centre National de la Recherche Scientifique. 1967. Pp. 85-101.
- Ormerod, Beverly. «Beyond "Negritude" : Some Aspects of the Works of Glissant». *Contemporary Literature*, 15 (1974), pp. 360-69.

- Paris, Jean. «Liminaire». *Anthologie de la poésie nouvelle*. Monaco. Rocher. 1956. Pp. 9-56. (Includes discussion of the poetry of Glissant).
- Roche, Denis. «Edouard Glissant : Toute parole est une terre» (interview). *Les Lettres Nouvelles*, 17 June 1965, p. 5.
- Roget, Wilbert. «Edouard Glissant and Antillanité». Ph. D. dissertation, University of Pittsburgh, 1975.
- «The Image of Africa in the Writings of Edouard Glissant». *CLA Journal*, 21:3 (March 1978), pp. 390-99.
- «Littérature, conscience nationale, écriture aux Antilles : Entretien avec Edouard Glissant». *CLA Journal*, 24:3 (March 1981), pp. 304-30.
- Sarreau, Patrick James. «Le poème de l'an-historique». *Présence Africaine*, 74 (Pring 1970), pp. 210-16.
- Silenies, Juris. «Deux pièces antillaises : Du témoignage local vers une tragédie moderne». *Kentucky Romance Quarterly*, 15:3 (1968), pp. 245-54.
- «Glissant's Prophetic Vision of the Past». *African Literature Today 11 : Myth and History*, pp. 161-68.
- Toumson, Roger. «Les écrivains afro-antillais et la réécriture». *Europe*, 58:612 (April 1980), pp. 115-28.
- U Tam'si, Tchiacaya. «En attendant le troisième siècle avec Edouard Glissant». *La Vie Africaine*, 2 (May-June 1959), pp. 12-13. (Interview).
- Viatte, Auguste. «Le roman de la Louisiane, des Antilles françaises et de la Guyane française». *Le roman contemporain d'expression française*. Sherbrooke, Qué. CELEF. 1971. Pp. 136-44.■



X ANNIVERSARY PUTERBAUGH CONFERENCE



18-20 APRIL 1985
UNIVERSITY OF OKLAHOMA
NORMAN, OKLAHOMA